MADAGASCAR



9
28
5
53
SM

DT
469
.M28
S25
1953
ASM

6 00

GILBERT SARON

MADAGASCAR
ET LES COMORES

CENT QUATRE-VINGT SIX PHOTOGRAPHIES

DE

ROBERT LISAN

Chef du Service photographique
du Haut Commissariat de France à Madagascar

Arizona State Museum Library
013745

PAUL HARTMANN ÉDITEUR
11, RUE CUJAS, PARIS (Ve)

Library
Arizona State Museum

Je tiens à exprimer ici ma déférente gratitude à Monsieur l'Inspecteur général de la F. O. M. Robert Bargues, *Haut Commissaire de la République française à Madagascar, qui a permis, par l'intérêt constant qu'il y a pris, la réalisation de cet ouvrage.*

Que mes collaborateurs de la Direction des Informations à Tananarive, qui m'ont beaucoup aidé dans mes recherches de documentation, MM. R. Francès, J. Lacarrieu, R. Tardon *et* J. Rafin, *reçoivent également, l'expression de mes vifs remerciements.*

G. S.

DANS LA MÊME COLLECTION

A. BON & F. CHAPOUTHIER :	*EN GRÈCE*
A. BON & F. CHAPOUTHIER :	*RETOUR EN GRÈCE*
S. LÉVI & O. MONOD-BRUHL :	*AUX INDES. SANCTUAIRES*
Albert GABRIEL :	*EN TURQUIE*
J.-L. VAUDOYER :	*ITALIE, DES ALPES A SIENNE*
Émile MALE *(de l'Académie française)* :	*ROME*
C. ROBICHON & A. VARILLE :	*EN ÉGYPTE*
E. BOUDOT-LAMOTTE & A. PIERRE :	*DALMATIE*
P. VERGER & J. SOUSTELLE :	*AU MEXIQUE*
S. CHARLÉTY & E. STEPHENS :	*EN TUNISIE*
L. DUMONT-WILDEN & E. STEPHENS :	*EN BELGIQUE*
A. LIMA, A. BON, M. GAUTHEROT, P. VERGER :	*BRÉSIL*
Emmanuel BOUDOT-LAMOTTE :	*PARIS*
Pierre VERGER :	*CONGO BELGE*
Maurice LEGENDRE	*EN ESPAGNE*

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES
DE E. AULARD, 35, RUE TOURNEFORT
A PARIS, LE 12 OCTOBRE 1953.

Copyright 1953 by Paul Hartmann. Tous droits réservés.

TANDIS qu'Atlas cueillait les pommes d'or du jardin des Hespérides, Hercule, ayant pris sa place, soutenait, dit-on, le ciel sur ses épaules. Le fils de Jupiter, pour mieux s'arc-bouter, posa-t-il son pied gauche dans les vases tièdes des mers d'Afrique, à 400 kilomètres des Côtes orientales? On ne sait.

Toujours est-il que surgit à cette place une empreinte, moulant un pied de géant, l'orteil pointé vers le septentrion et le talon tourné vers le Sud. Ce pas gigantesque sculpté dans l'Océan Indien, ce fut l'Ile de Madagascar.

Sans nous référer davantage à la mythologie, nous pourrions toutefois remonter dans le temps, jusqu'aux navigateurs grecs qui, peut-être, aperçurent cette île lointaine, qu'elle ait été ou non, trace de demi-dieu. Fut-elle leur Atlantide? Est-ce d'elle dont ils écrivirent : « Une terre basse recouverte d'arbres et d'arbrisseaux où les rivières sont peuplées de crocodiles ou de grosses tortues de mer. » C'est possible.

En 1298, Marco Polo mentionne pour la première fois et par ouï-dire le nom de Madagascar dans ses récits. Mais aucun homme d'Occident ne connut le vrai gisement de l'Ile mystérieuse, l'antique Ménuthias des géographes arabes, jusqu'en l'an 1500, date à laquelle le Portugais Diégo-Diaz la longea en fuyant la tempête.

Peu après, les navigateurs des grandes découvertes virent les choses plus minutieusement. Ils donnèrent des noms à ce qu'ils explorèrent. Le gros orteil de l'empreinte devint le Cap d'Ambre et le talon, le Cap Sainte-Marie.

Mais ce ne fut qu'à partir de 1760 que des levés scientifiques furent opérés en divers points des côtes. En réalité, jusqu'en 1870, époque à laquelle commença la topographie de l'intérieur, on n'était pas tellement loin de la description qu'en donna l'illustre cartographe Edrici en 1153 : « La grande Ile Cherbezat a 1.200 milles de circonférence. On y trouve des perles, des cannes à sucre, des arbres à camphre et des aromates, des arbres à gomme et du santal ».

En 1896 enfin, le général Galliéni instituait le service géographique. Les taches blanches et vides devinrent montagnes, cours d'eau et brousses. Les écoliers purent deviner Madagascar, leurs yeux curieux fixés sur une carte désormais complète. Quant aux savants, ces écoliers de la nature, ils l'ont délimitée, sondée, comparée et définie. La technique et la science ont eu raison des 600.000 mètres carrés, des 5.000 kilomètres de côte de cette dépendance du continent africain qui s'étend dans l'hémisphère austral sur 14 degrés de latitude, entre les parallèles des 12 degrés et 26 degrés latitude sud et les méridiens des 40 degrés 30 et 48 degrés 20 longitude est.

★

A reprendre les cartes de notre enfance, nous constatons que les côtes de Madagascar sont, dans l'ensemble, peu articulées. La troisième des Grandes Iles du globe est presque rectiligne sur son versant oriental. Montagneuse et forte, cette côte, dirigée nord-sud, est formée de roches massives. Le rivage tient tête à la mer. Il est limé incessamment par les forts courants qui déferlent contre lui. Tout au long du littoral des lagunes d'eau salée, reliées les unes aux autres par de petits chenaux, forment, sur 200 kilomètres, la longue route liquide du canal des Pangalanes.

La côte Nord-Ouest, au contraire, de nature plus tendre, est découpée par de nombreux bras de mer. Des baies grandes et profondes l'entaillent également.

Tout autre est l'aspect des côtes Sud et Ouest. La mer, en effet, qui ne cesse d'affouiller les caps et les presqu'îles de la côte septentrionale, tend ici à combler les baies qui reçoivent, en outre, du haut pays, par les fleuves, d'abondantes alluvions terrestres. Les régions qui les entourent sont, non plus d'âge primitif, mais de formation géologique récente. Elles sont donc plus facilement travaillées par les flots. Détritus et débris s'accumulent. Et c'est ainsi que disparaissent peu à peu les havres, les baies, les rivages, que jadis protégeait, de loin, l'Afrique Orientale.

L'architecture interne de la grande Ile est simple. Une longue échine montagneuse forme son épine dorsale nord-sud, la coupant en deux, à peu près, par son milieu. Mais comme

cette échine est presque aussi vieille que notre vieille terre, elle apparaît aujourd'hui érodée en plateau. De sorte que Madagascar se trouve très logiquement divisée en trois régions fondamentales : le massif ou plateau central, la chaîne côtière est, dont le pied est baigné par l'Océan Indien, et les grandes plaines, également côtières de l'ouest et du sud, qui regardent le canal de Mozambique.

Le massif montagneux du centre est formé de roches nobles, mais rugueuses et arides, tant sédimentaires qu'éruptives, de schistes cristallisés, de gneiss, de granit, que recouvre en partie une terre argileuse rougeâtre ou jaunâtre, provenant de leur décomposition. C'est la partie vraiment écarlate de l'Ile Rouge, la partie nue, blessée, infertile.

Tels se présentent au centre les pays de l'Imerina, dont Tananarive est la capitale, et, plus au sud, les pays Betsiléo. Deux chaînes y dressent leurs pics : au nord, le Tsaratanana, culminant à 2.880 mètres, au centre, l'Ankaratra se hissant jusqu'à 2.600 mètres.

De ces hauts plateaux descendent sur le versant ouest de longs cours d'eau s'élargissant dans les plaines Sakalaves et Mahafaly. Ils prennent de la largeur et atteignent la mer par des deltas aux terres grasses et fécondes, espoir des économistes. Dans la région orientale, au contraire, les rivières sont relativement courtes, elles cascadent des hautes falaises à travers une végétation folle et, par une suite de chutes brusques, atteignant parfois des centaines de mètres, se déversent dans l'Océan Indien.

Dans le Sud, de blanches dunes de sable provenant de la mer, sont longées par des bancs de coraux polychromes. En arrière, c'est la plaine immense. Le pays traversé par le Tropique du Capricorne est plat, calcaire ou sablonneux. D'aucuns n'ont pas cru exagérer en disant que les cônes des termitières, qui sont innombrables, en constituent les points culminants. Ici, la nature ne s'est guère souciée de verdir et de reverdir par la frondaison de ses arbres, la forêt est rare.

Ainsi le continent malgache offre au visiteur plus d'un visage, plus d'une couleur. De l'écarlate des hauts-plateaux latéritiques, striés à peine de l'émeraude des rizières, on passe brusquement à l'écrin vert de la côte Est, fertilisée par les alizés : terre des cafés, des vanilles et des plantes à parfum. De la bigarrure fauve, tigrée de taches foncées, des deltas occidentaux, on saute aux longues tapisseries des plaines méridionales sur lesquelles se brodent les étranges et inquiétants motifs des flores d'euphorbes et d'épineux.

Ile des contrastes et des oppositions, des sécheresses et des pluies, des chaleurs et des gels, des dénuements et des abondances, Madagascar est en réalité une suite alternée de déserts et d'oasis, en l'extrême variété de ses paysages, de ses productions et de ses habitants.

★

Car, à la mosaïque multicolore du décor correspond une mosaïque humaine non moins riche en nuances et en intérêt.

La Grande Ile, pourtant, n'a pas de préhistoire. Au sens littéral c'est « un pays neuf » et, selon l'opinion de P. Laforgue, paléontologue, « c'est un fait étrange et extraordinaire, mais c'est un fait ».

Cependant une vingtaine de peuplades sont éparpillées à travers les 600.000 kilomètres carrés de la Grande Ile. Races ou formations tribales, leur nombre avoisine 4.300.000 individus.

Elles sont arrivées là depuis le x^{e} siècle de notre ère, par vagues successives, provenant soit d'Indo-Malaisie, soit de Polynésies ou de Mélanésies plus lointaines; en tout cas, débarquant presque toutes de l'Est, dérivées irrésistiblement au gré des grandes moussons d'Asie.

L'Afrique, pourtant si proche, ne semble avoir fourni que quelques immigrants arabes accompagnés de leurs esclaves noirs bantous.

Enfin, aux époques quasi contemporaines sont apparus des blancs d'Europe, des Indous et des Chinois.

Parmi tous ces gens, 900.000 environ représentent le groupement le plus nombreux : les Merina, connus autrement sous le nom de Hova, et parvenus à Madagascar vraisemblablement à la fin du xv^{e} siècle. Ils arrivaient sans doute de Java. De tous les peuples malgaches, ces Merina, ou encore ces Ambaniandro (ceux qui vivent sous le soleil), sont les plus ingénieux et les plus évolués. Naguère, ils tenaient sous la domination de fait ou nominale de leurs monarques, régnant dans la région de Tananarive, plus de la moitié de la Grande Ile. Car, arrivés presque les derniers sur cette terre bénie de l'immigration, ils tinrent à y devenir bientôt les premiers.

Les autres occupants des Hauts-plateaux sont les Betsiléo, peuples actifs et riziculteurs méticuleux, qui s'intitulent avec une certaine complaisance : « Les nombreux invaincus ».

Les Sakalava (« Ceux de la longue vallée »), ont essaimé le long du littoral Ouest, de Tuléar à Majunga, mais se sont hissés aussi sur le pourtour de la pénéplaine centrale en même temps qu'ils avançaient dans les plaines majungaises.

Les Betsimisaraka (Les nombreux inséparables) peuplent la côte Est sur une bonne partie de sa longueur. Ce sont eux qui tissent les plus belles rabannes. Les Antaimoro (Ceux du rivage) sont des métis d'arabes et de Betsiléo. Ces deux dernières formations se sont trouvées en contact avec les Français, dès 1620 avec M. de Beaulieu, en 1638 avec François Cauche, en 1648 avec Pronis et Flacourt de la Compagnie des Indes Orientales.

Les Antandroy (Ceux des ronces) pasteurs primitifs, mais vifs et pittoresques, des étendues cactées du Sud, sont de fidèles polygames, au même titre que les Bara, guerriers redoutables, habiles dans l'art de voler des bœufs. Les Tanala ou « hommes des bois » ne sont pas uniques en leur genre. Des tribus jusqu'alors inconnues ont été découvertes dans la forêt de l'Est il y a quelques années par des aviateurs accidentés.

Les Antaisaka sont « Ceux de la vallée de l'Isaka », tandis que les Antanosy représentent « Ceux des îles, ou ceux des chèvres ». On peut citer encore les Antaifasy (Ceux du pays sablonneux), les Mahafaly (Ceux du pays interdit) les Antankarana (Ceux des cavernes), les Bezanozano (Ceux qui ont beaucoup de petites tresses), les Tsimiehety (Ceux qui ne se coupent pas les cheveux) les Antsihanaka (Ceux des marais), les Antambahoaka, etc.

Pour si divers d'origine et d'anthropologie que soient tous ces peuples, deux importants dénominateurs communs les rapprochent : une identité de langue et une identité de coutumes religieuses.

La langue malgache, qui se parle du Nord au Sud, avec des différences qui ne sont que de forme, aboutissant seulement a des patois locaux, cette langue vient d'Asie, et les racines de son vocabulaire sont, pour la plupart, indonésiennes. Qu'on ne s'y trompe pas. Il ne s'agit nullement d'un dialecte fruste, mais d'une langue déjà riche, capable de rendre compte de maintes nuances psychologiques ou poétiques et très musicale à l'oreille des auditeurs occidentaux. A la différence de la plupart des parlers indigènes, trop souvent rocailleux et rudes, le malgache sonne très harmonieusement. C'est l'Italien de l'Océan Indien.

Les pratiques ou attitudes religieuses de l'ensemble des malgaches sont, en principe, chrétiennes, soit catholiques soit protestantes (a égalité à peu près de fidèles). En réalité, ces deux religions importées, recouvrent, sans le gêner du reste, un fond d'animisme, basé sur un culte aux mânes des ancêtres demeuré très ardent.

A Madagascar la mort vaut la vie. Il n'y a que changement de situation et non de substance. Les parents ou amis défunts font partie de la famille vivante et participent à son action. Ils sont consultés et interviennent à tous moments par plus d'un moyen tel que songes, intuitions, divinations, avis, prémonitions, etc. Il y a peu de hasards ou de coïncidences fortuites dans la vie d'un Merina ou d'un Betsiléo : tout est message des morts, tout s'interprète, rien n'est sans signification. Rien non plus de macabre dans tout ceci. Aucun arsenal démoniaque ou mélodramatique, au contraire. Les morts vivent parmi les vivants, aimants et aimés, comme ils l'étaient au temps de leurs jours terrestres. Ils rayonnent d'une même présence affectueuse et leurs multiples tombeaux épars dans la campagne malgache, aux lieux qu'ils chérissaient particulièrement, ne sont que des maisons de repos, ou les survivants se plaisent à venir, dans la joie d'y retrouver des êtres chers.

Et c'est peut-être ce concept de la mort familière, intimement et constamment mêlée à la vie, qui donne à l'âme malgache une sorte de douce sérénité, un peu mélancolique et taciturne, une sérénité, dont le reflet gagne jusqu'aux paysages de l'Ile, surtout ceux des Hauts Plateaux qui semblent chaque soir, dans les bleus et les améthystes du soleil se couchant sur l'Ankaratra, la lente et lumineuse méditation des grands ancêtres du temps passé.

★

Quoi qu'il en soit, tous ces gens, morts ou vifs, coexistent en paix sous les plis du drapeau français. Comme on l'a vu plus haut, la présence de la France remonte au XVII^e siècle, et c'est en 1665 que fut pris l'Edit dénommant Madagascar « Ile Dauphine » et définissant les droits de la couronne de France sur cette possession.

En juin 1686, un arrêt du Conseil d'Etat réunissait formellement l'Ile de Madagascar aux fleurs de lys pour en disposer en toute propriété, seigneurie et justice. En 1719, 1720 et 1725, de nouveaux Edits consacrent ces droits.

On connaît l'aventure grandguignolesque survenue en 1785 au comte de Benyowski arrivant dans l'Ile Rouge de Vladivostock, via Versailles, pour s'y faire sacrer roi de la côte orientale. Ce que l'on sait moins, c'est que, dans le même temps, son lieutenant, le Français Mayeur, fut le premier homme blanc a avoir foulé les latérites des hauts-plateaux, vers 1777.

Au début du XIX^e^ siècle, Sylvain Roux, installé dans la petite Ile de Sainte-Marie, donnée en 1750 à la France par la jolie reine Betty, par amour pour le beau Caporal Labigorgne (un vrai conte de flibuste et de fées), Sylvain Roux, disons-nous, affirma la présence française sur la côte est. Le cours de ce même XIX^e^ siècle fut occupé, à Madagascar, par une lutte serrée d'influences franco-anglaises, qui se poursuivra jusqu'en 1885, date à laquelle le Général Galliéni y établit notre protectorat qui fut, peu après, transformé en Gouvernement Général.

Gallieni se révéla d'emblée le plus remarquable des organisateurs, menant de front la pacification définitive d'un territoire, sur la plus grande partie duquel le gouvernement hova n'avait eu qu'une autorité nominale, et la mise sur pied d'une administration efficace, mais essentiellement centralisatrice. C'était, à l'époque, à la fois inévitable, et opportun.

Les successeurs de Galliéni et, jusqu'au dernier en date, l'actuel Haut Commissaire, Monsieur Robert Bargues, tenteront, au contraire, une politique de décentralisation, correspondant à l'évolution du pays, à son essor économique et surtout au désir de la France de faire de plus en plus participer les éléments malgaches aux affaires publiques.

Actuellement, la cellule administrative de base est le « District » dont l'administrateur, « Maître Jacques » en son territoire, doit être encore capable (quelle que soit l'importance prise aujourd'hui par les services techniques) de tout voir, de tout comprendre, de tout faire. Dans une époque où règne la manie de la spécialisation, il lui faut être l'homme universel, « l'honnête homme » dans tous les sens du terme. Ses subordonnés directs sont les chefs de canton et les chefs de gouvernement, fonctionnaires autochtones qui, à l'égal de leur chef, mais à plus petite échelle, sont appelés à s'occuper un peu de tout.

D'autre part et à côté de l'entité administrative qu'est le district, le « fokonolona » ou communauté de village, cette très ancienne institution merina, dont Galliéni avait déjà compris l'importance, prend, après des vicissitudes diverses, un essor remarquable depuis quelques années. L'esprit démocratique dont on verra, plus loin, avec quel libéralisme il a été dispensé, débute ici, dans ces communes rurales si admirablement adaptées à la mentalité du pays et grâce auxquelles les malgaches de la brousse peuvent acquérir, dès l'enfance, ce sens du bien commun nécessaire à qui se pique de vouloir gérer des intérêts collectifs.

Au-dessus des districts, se situent, dans le cadre purement administratif, les entités dites « Provinces ». Elles sont cinq. La Province centrale, celle de Tananarive comprend 13 districts, dont 4 communes. La province de Tamatave, 15 districts dont 4 communes, la province de Fianarantsoa, 16 districts dont 5 communes, la province de Majunga, 19 districts dont 4 communes; enfin la province de Tulear a 18 districts dont 3 communes.

Les chefs de province, auxquels le Haut-Commissaire a délégué, depuis une récente réforme, de multiples prérogatives, sont assistés dans leurs fonctions par des Assemblées provinciales où les élus autochtones détiennent, dans tous les cas, la majorité. Ces assemblées locales ont toujours eu à cœur de donner l'exemple d'une collaboration efficace, gage de travail constructif.

En outre, émanations directes de l'ensemble du corps électoral, elles élisent, à leur tour, les membres de l'Assemblée Représentative, petit Parlement local, composé d'élus autochtones majoritaires et d'Européens, devant qui le Haut-Commissaire, deux fois l'an, expose ses projets et sa politique. Cette Assemblée vote surtout le budget; mais peu de domaines échappent, en fait, à sa vigilante censure, pour la très simple raison sans doute que tous projets présentent, par quelques côtés, une incidence financière.

Pour en terminer avec le système représentatif, ajoutons d'un mot que Madagascar envoie dans la Métropole cinq Députés, cinq Sénateurs et sept Conseillers de l'Union française. Selon la règle, les élus autochtones sont la majorité.

Enfin au sommet de cette imposante pyramide d'institutions se place le Haut-Commissaire, représentant de la France. Il administre, assisté d'un Gouverneur Secrétaire Général et d'un Conseil de Gouvernement.

★

Le polyptyque malgache que nous avons tenté de composer ne serait pas complet si, pour terminer, nous ne présentions pas, très brièvement, les prémices des dons qu'offre la terre de ce pays aux faims, aux soifs, aux négoces et aux industries de ses habitants.

Certes, elle est assez rétive à une production facile, et les calculateurs, qui sont gens inexorables, dénoncent souvent, chiffres en mains, le pourcentage des latérites infertiles qui oppriment de leurs cuirasses paralysantes la poitrine et le giron de la grande Ile, comme on dirait en style noble.

Pas à ce point, toutefois, que par les défauts de ladite cuirasse ne s'écoule, chaque été austral, une coulée de beau riz blanc, dont l'abondance augmente tous les ans à une telle cadence que, les ventres malgaches étant bien garnis, il en reste encore suffisamment dans les greniers pour l'exportation.

A côté de cette nourriture essentielle, la terre de l'Ile fournit le blond maïs, le manioc qui se transforme en tapioca sur nos tables européennes et, vers le Sud, les billes nourrissantes des pois du Cap.

Depuis quelques années, les appétits malgaches ont également pris goût à l'arachide africaine dont la culture, pour la consommation, l'exportation ou la transformation en huile, tend à se développer.

Sur la côte Est, le café demeure la culture majeure avec la vanille, le girofle et les plantes à parfum. La canne à sucre s'est révélée l'espoir des régions qu'arrose la Mahavava, dans les pays du Nord-Ouest, tandis que le sisal est celui des deltas, de l'Ouest et du Sud.

L'herbe à Nicot pousse drue et d'une qualité qu'apprécient les pétunants, du côté de Marovoay, de Miandrivazo et de l'Itasy. Au long des rives marines enfin, et aux Comores, les cocotiers offrent leurs noix aux pulpes douceâtres et sucrées.

L'élevage tient dans l'économie malgache une part d'importance. Un troupeau de plusieurs millions de têtes pâture sur les hauts-plateaux de l'Imérina et dans le Far-west malgache, au sud du pays Betsiléo. Le troupeau porcin et ovin n'est pas minime. Quelques autruches vivent encore à Tuléar, pour mémoire.

Le sous-sol de l'Ile Rouge demeure toujours une grande inconnue. Certes : charbon de la Sakoa, graphite de la côte Est, mica des centres d'Ampandandrava et de Békyl sont en active exploitation, de même que gemmes, béryls et quartz piézo-électrique, mais l'uranium, le pétrole, le cuivre, le fer, posent encore de nombreux problèmes loin d'être résolus.

Il n'en demeure pas moins que cet ensemble de production des surfaces et des profondeurs, que nous venons de récapituler à la volée, constitue un échantillonnage très varié des ressources et des possibilités malgaches. L'Est, jusqu'ici, fut la corne d'abondance de la Grande Ile. C'est pourquoi le plus grand port du pays, celui de Tamatave, situé de ce côté, y a toujours connu de favorables destins. Mais cette situation, qui minimise l'importance des possibilités de l'Ouest, ponctué pourtant de terres fertiles : celles des riches deltas de l'Onilahy, du Mangoky, de la Morondava, de la Tsiribihina, du Manambolo, a ému les économistes modernes. Aussi, la politique de l'actuel Haut-Commissaire est-elle précisément de porter un grand effort nouveau sur la mise en valeur de la côte occidentale. Ainsi le pays qu'il administre ne sera plus uniquement déporté d'un seul côté, il respirera avec ses deux poumons et balancera harmonieusement son équilibre de production.

Quoiqu'il en soit et dès maintenant, peu de pays d'Outremer, trop souvent affligés de monocultures ou de mono-industries, peuvent se vanter d'offrir un tel luxe de biens utiles. Diverse et variée quant à ses paysages, quant à ses géologies, quant à ses climats et quant à ses races, Madagascar l'est donc aussi quant à ses ressources.

Pays des nuances, pays des choix possibles, pays qui n'impose pas de normes naturelles inexorables ou d'exigences tyranniques, la Grande Ile mérite à tous égards le beau nom de « France australe » qui lui est souvent décerné et qui résume, là-bas comme en Europe, une tradition de sagesse, de bon sens et d'esprit.

Gilbert SARON.

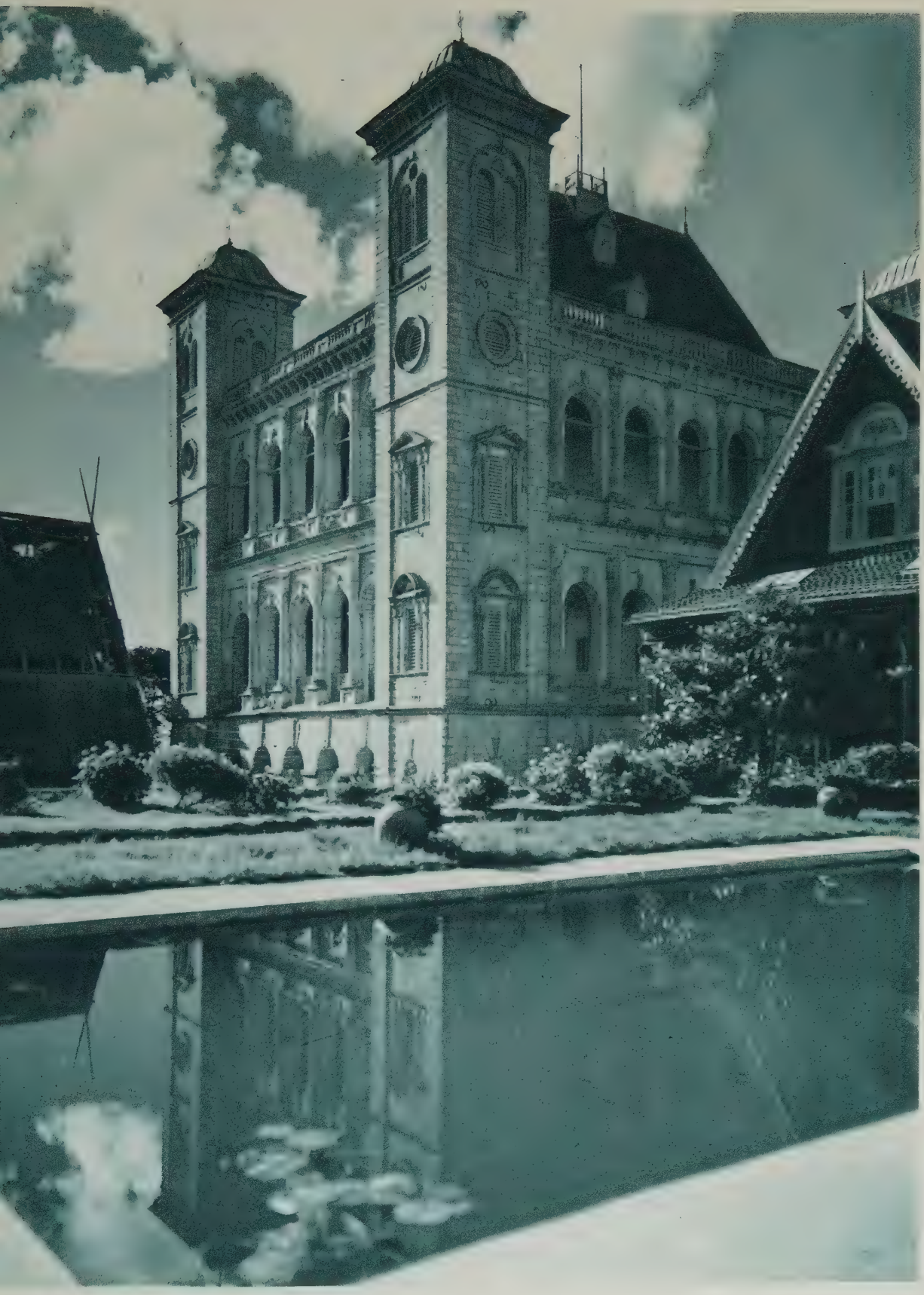

MORONI
G^de Comore
I. Mohéli
I. Anjouan
I. Mayotte
Baie du courrier
DIÉGO-SUAREZ
Mont d'Ambre
NOSSI-BÉ
AMBILOBE
MANANBATO
VOHÉMAR
AMBANJA
ANTAKARANA
SAMBAVA
NAMORONA
ANDAPA
MAJUNGA
PORT-BERGÉ
Baie d'Antongil
MANANARA
TSARATANANA
BESALAMPY
I. Ste Marie
Betsiboka
L. Alaotra
SAKALAVA
Ikopa
BETSIMISARAKA
FOULPOINTE
TAMATAVE
CANAL
DE
MOZAMBIQUE
Manambolo
MERINA
ILAFY
PÉRINET
TANANARIVE
L. Itasy
L. Mantasoa
VATOMANDRY
HOVA
L. Andraikiba
TSINJOARIVO
ANTSIRABE
Mania
BETSILEO
PANGALANES
OCÉAN
INDIEN
MORONDAVA
AMBOSITRA
SAKALAVA
Mangoky
MANANJARY
Namorona
FIANARANTSOA
CANAL DES
MANAKARA
BARA
IHOSY
VOHIPÉNO
Chaine de l'Isalo
FARAFANGANA
TULEAR
Onilahy
MAHAFALY
BEKILY
ANTANDROY
Mandrare
ANTANOSY
BELOHA
FORT-DAUPHIN
AMBOVOMBE
Cap Ste Marie



1. DÉCOUVERTE DE LA TERRE MALGACHE



2. TANANARIVE. LE ROVA



3. TANANARIVE. PALAIS DES REINES



4. TANANARIVE. VIEIL ESCALIER



5. TANANARIVE. ESCALIER D'ANALAKELY



6. TANANARIVE. LE ROVA, COTÉ OUEST



7



8. HOTEL DE VILLE



7-9. TANANARIVE. AVENUE DE LA LIBÉRATION



10. TANANARIVE. LE MARCHÉ DU ZOMA













11-22. TANANARIVE. AU ZOMA

















23-24. REPIQUAGE ET TRANSPORT DU RIZ SUR LES HAUTS PLATEAUX



25. LA PLAINE RIZICOLE DE L'IKOPA



26. LA RIZIÈRE INONDÉE. ENVIRONS DE TANANARIVE



27. MANTASOA. LE LAC



28. BARRAGE D'ANTELOMITA II



29. ILAFY. VIEUX ROVA EN BOIS



30. VIEILLE MAISON IMERINA



31. CANAL D'ISOTRY



32. AMBOHIMANGA. VIEILLE PORTE DE L'ENCEINTE FORTIFIÉE



33. TOMBEAU HOVA



34. ARCHITECTURE HOVA. PORCHE



35. ARCHITECTURE HOVA. VILLAGE FORTIFIÉ







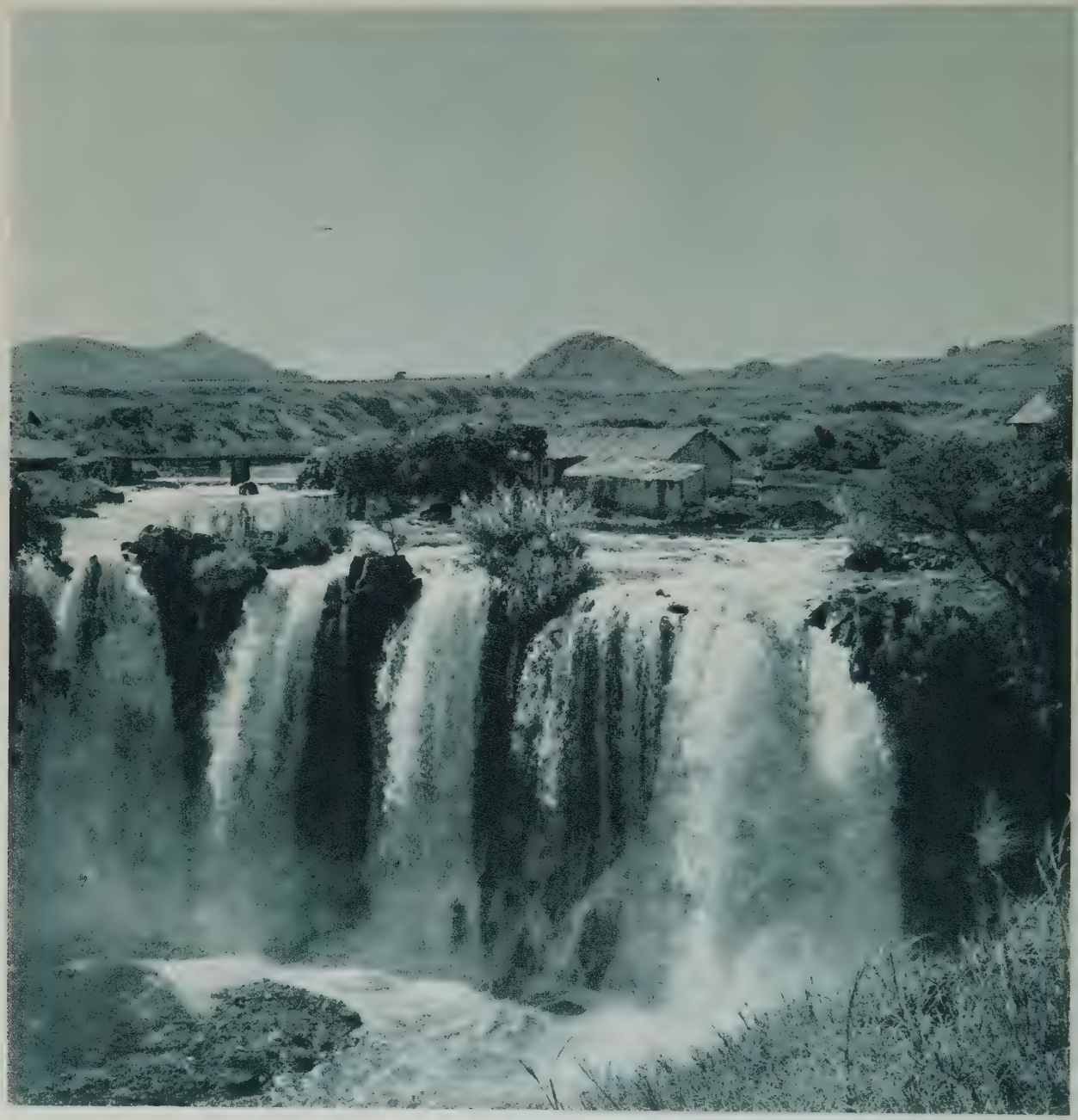
36-38. CÉRÉMONIE DU RETOURNEMENT DES MORTS (FAMADIANA) EN IMERINA







39-41. DANSES MERINA (M'PILALAO)



42. HAUTS-PLATEAUX. RÉGIONS DE L'ITASY. CHUTES DE LA LILY



43



44. LE LAC ITASY





45-46. SUR LES ROUTES DU PAYS MERINA



47. JEUNE FILLE HOVA





48-49. AMBOSITRA. COUVENT DES BÉNÉDICTINES



50 PAYSAGE DES HAUTS-PLATEAUX



51. ANTSIRABE. LAC ANDRAIKIBA

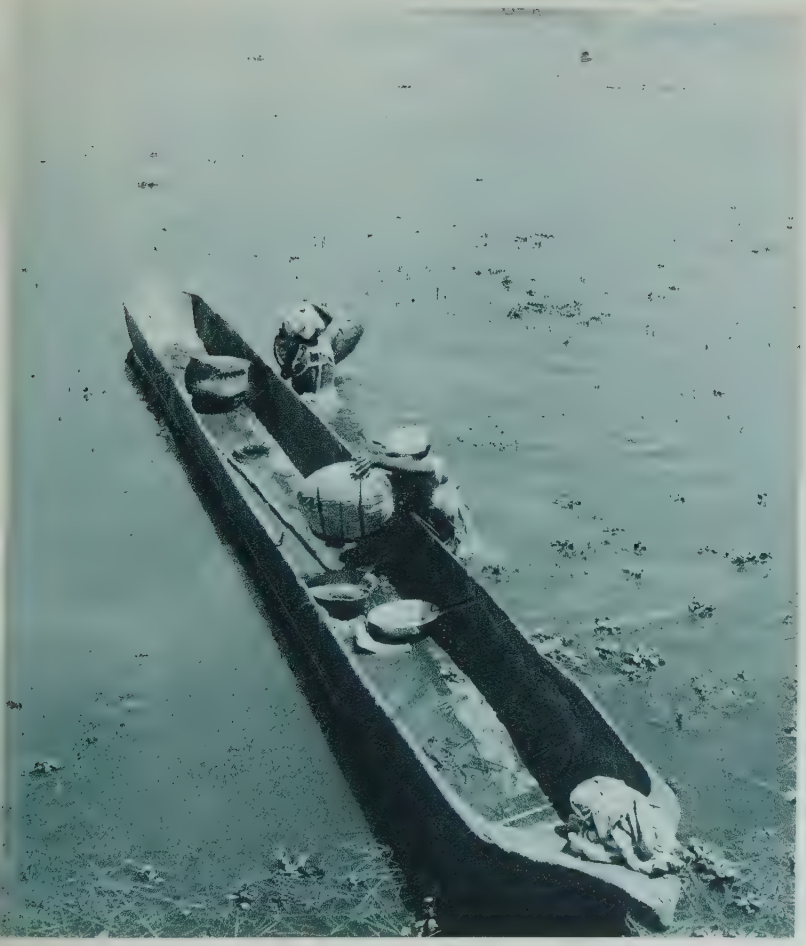


52. TSINJOARIVO



53. LAC ALAOTRA. TRAVAUX D'IRRIGATION ET D'ASSÈCHEMENT





54-55. LAC ALAOTRA. PÊCHE A LA NASSE

Library
Arizona State Museum



56. A LA FONTAINE



57. EN ROUTE POUR L'ÉCOLE DU VILLAGE



58. ENVIRONS DU LAC ALAOTRA. LA MOISSON DU RIZ



59. DANS LA BAIE D'ANTONGIL (COTE NORD-EST)



60. LA RIVIERA MALGACHE (COTE NORD-EST)





61, 62. PÊCHEURS DE LA COTE EST



63. JEUNE FILLE SAINTE-MARIENNE



64 TAMATAVE



65. LE PORT DE TAMATAVE



66. TAMATAVE. LE CENTRE PÉDAGOGIQUE



67, 69. RUES DE TAMATAVE



68. TAMATAVE. HOTEL DE VILLE





70. UN BOUTRE DE SAINTE-MARIE



71. TAMATAVE. LA PROMENADE DU BORD DE MER



72. TRAVAUX DU CANAL DES PANGALANES



74. TABAC



73. LE CANAL DES PANGALANES





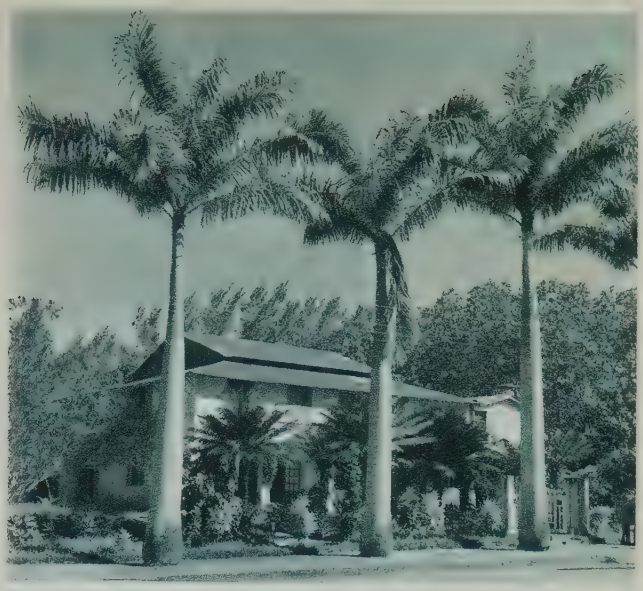
76. VATOMANDRY (COTE EST)



77. EN PAYS BETSIMISARAKA (COTE ES



78. VOHIPENO (COTE EST)



79. MANAKARA. LA RÉSIDENCE



80. FOULPOINTE (COTE EST)



81. ANOSIBÉ

Library
Arizona State Museum



82. UNE PETITE CITÉ COTIÈRE : VOHIPENO



83. VILLAGE TANALA (COTE EST)



84. CHUTES DE LA NAMORONA (FALAISE DE LA COTE EST)



85 FORET DE PERINET (FALAISE DE LA COTE EST)



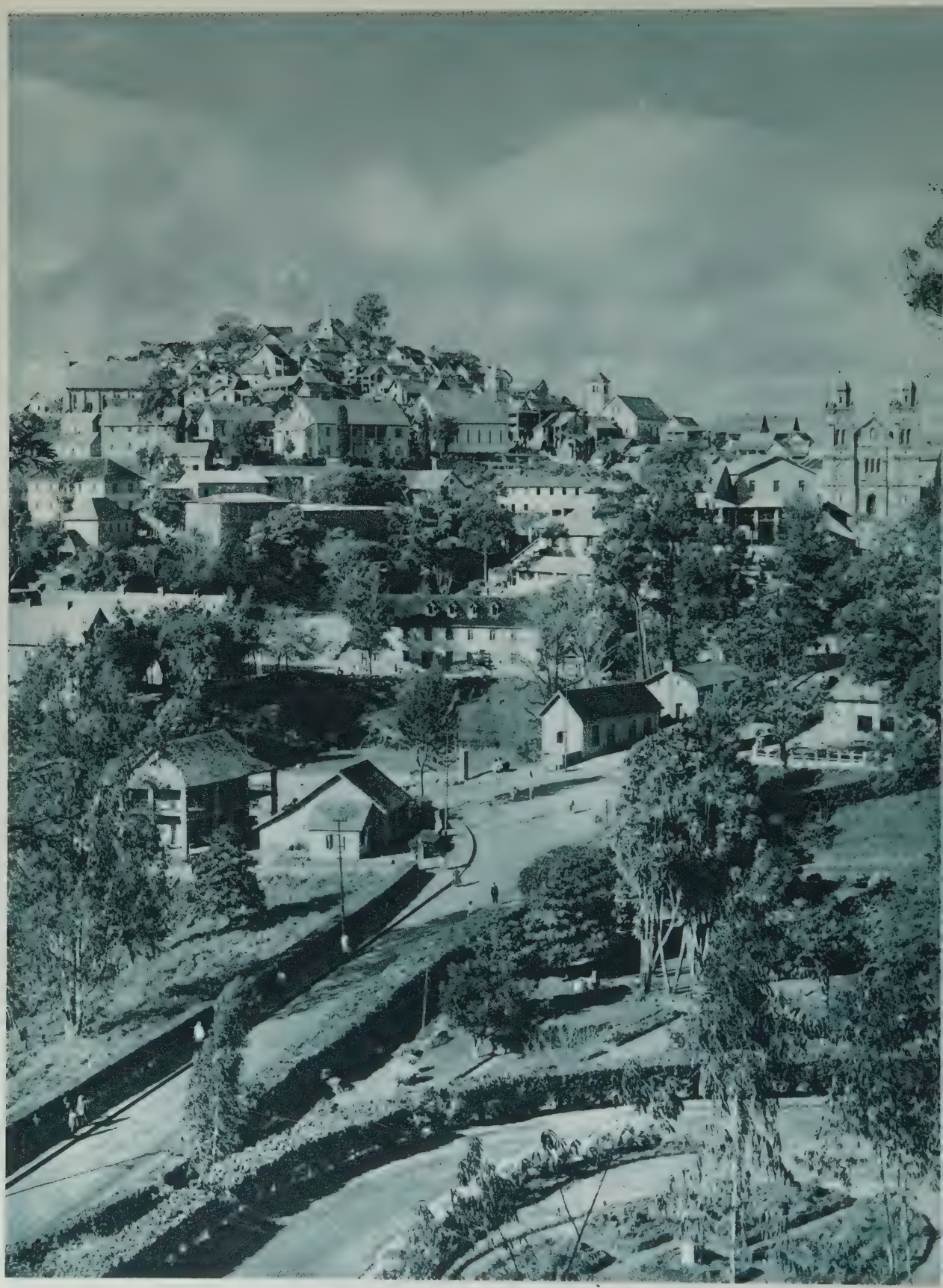
86. FÊTE DE L'ARBRE A MANAKARA (COTE EST)



87. VOHIPOSA. MARCHÉ



88. FOIRE A MANANJARY (COTE EST)



89. FIANARANTSOA



90 RUE DU ROVA DE FIANARANTSOA



91. FIANARANTSOA. LA GARE



92. PIERRES LEVÉES EN PAYS BETSILEO



93. RIZIÈRES BETSILEO. HAUTS-PLATEAUX SUD



94 TOMBEAU BETSILEO



95. IFANDANA. ROUTE DU SUD



96. DE FIANARANTSOA A FARAFANGANA



97. TOMBEAU ANTANDROY



98. ALOALO ET TOMBEAU. RÉGION DE FORT-DAUPHIN



99. BUCRANES EN PAYS ANTANOSY



100. TOMBEAU ANTANOSY



101. FORT-DAUPHIN. LE PORT ET LA RADE



102. EN PAYS ANTANDROY. LES TROUPEAUX



103. MUSICIENS ANTANDROY



104. TAMBOUR ANTANDROY









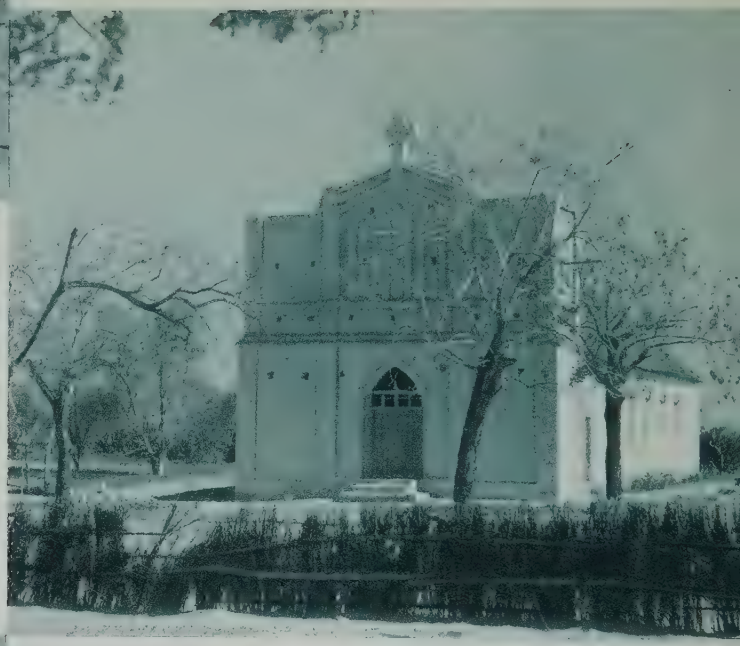




105-110. DANSES ET DANSEURS DU SUD



111. PIGEONNIERS BARA



112. BELOHA



113. CASE D'AMBOVOMBE



114. IHOSY. ÉCOLE



115. CAP SAINTE-MARIE



116. COUPE DU MICA A AMPANDANDRANA



117. LAVAGE DU GRENAT INDUSTRIEL A AMPANIHY



118. LE RAPHIA. COUPE DES JEUNES PALMES



119. ROUET A DEUX FUSEAUX



120. MÉTIER A TISSER
LA LAINE MOHAIR



121 FABRICATION D'UN VÊTEMENT ANTANDROY.



122. MAISON DU MOHAIR. FILAGE DE LA LAINE



123. PORTEUSES D'EAU ANTANDROY



124. EN PAYS BARA. LUTTE DU TAUREAU



125. EN PAYS BARA. LUTTES



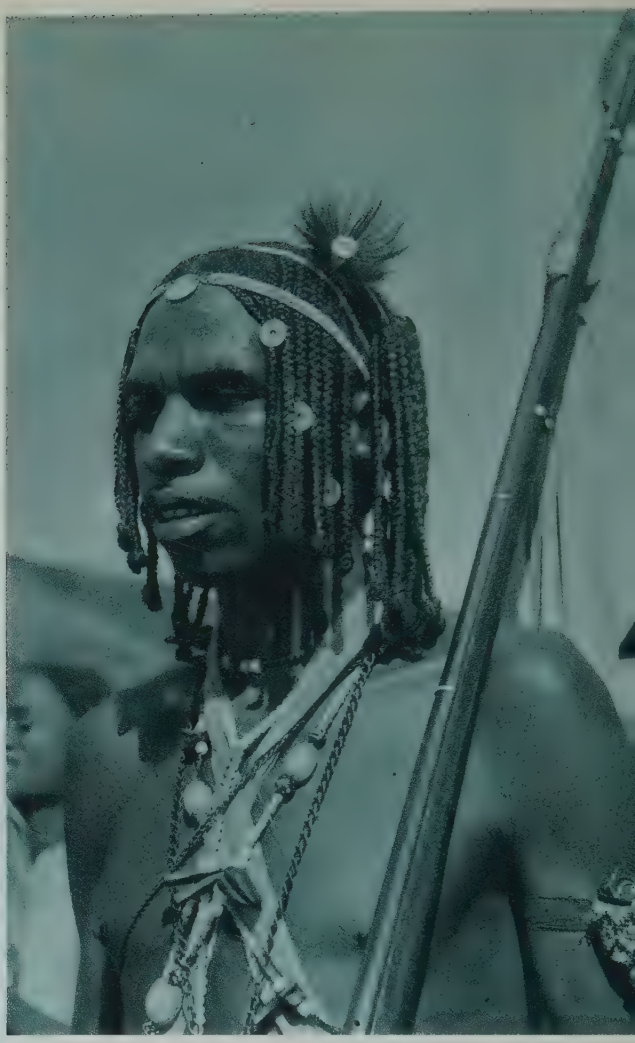
126. ORCHESTRE BARA

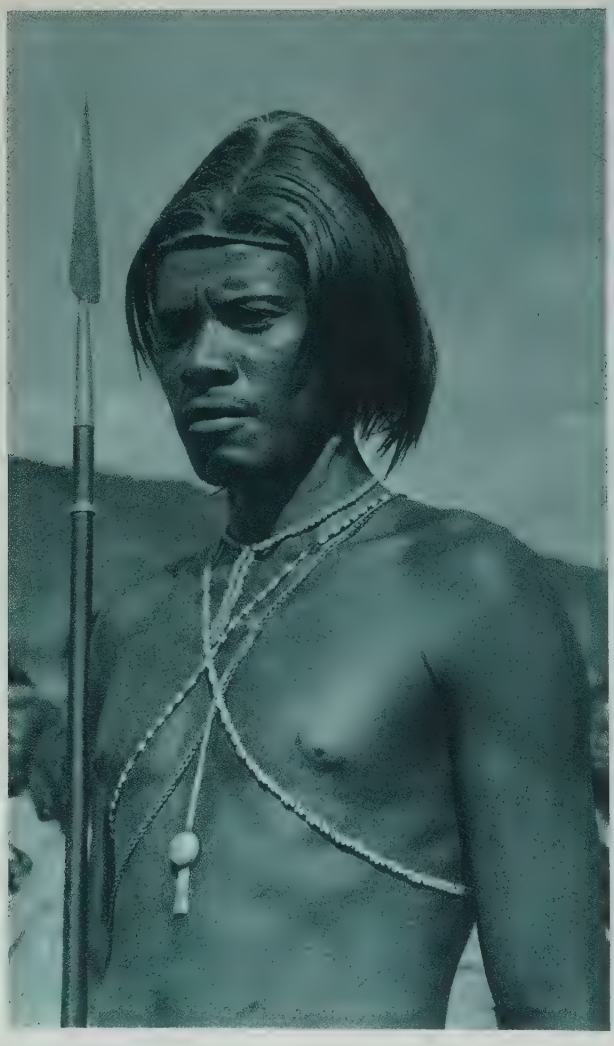


127. DANSES ET DANSEURS BARA



128. DANSEURS BARA





129, 130. BARA



131. EN PAYS BARA. LA DANSE DE L'ÉPERVIER



132. ROUTE DU SUD. PISTE D'IHOSY A TULEAR



133. ROCHERS DE L'ISALO



134. TOMBEAU MAHAFALY



135. PIERRE SACRÉE EN PAYS MERINA



136. SACRIFICE RITUEL EN PAYS MAHAFALY





137 138. PIROGUES VEZO (COTE SUD-OUEST)



139. EN PAYS VEZO. LA COURSE DES PIROGUES



140. LE REBOISEMENT



141. SÉCHAGE DU SISAL



142. PLANTATION DE SISAL



143. COTE SUD-OUEST. VILLAGE DE PÊCHEURS



144. LA FLORE DU SUD-OUEST (ENVIRONS DE MORONDAVA)

Library
Arizona State Museum



145. ENTRÉE D'UNE CASE SAKALAVA



146. TOMBEAU SAKALAVA



147. CÔTE OUEST. LES GORGES DU MANAMBOLO





148, 149. DANSES SAKALAVES



150. FEMMES SAKALAVES



151. COTE OUEST. BETSALAMPY



152. RÉGION NORD-OUEST. TSARATANANA



153. RIVIÈRE DE LA COTE OUEST. LA BETSIBOKA



154. MAJUNGA. LE PORT



155. MAJUNGA. MAISON ARABE



156. LA REINE DE PORT-BERGÉ



157. PORT-BERGÉ. DISPENSAIRE DE LA CROIX-ROUGE



158. NOSSI-BÉ. EN RADE D'HELL-VILLE



159. ILE DE NOSSI-BÉ. HELL-VILLE



160. ILE DE NOSSI-BÉ. PLAGE SUR LA COTE EST



161. NOSSI-BÉ. VILLAGE DE L'INTÉRIEUR

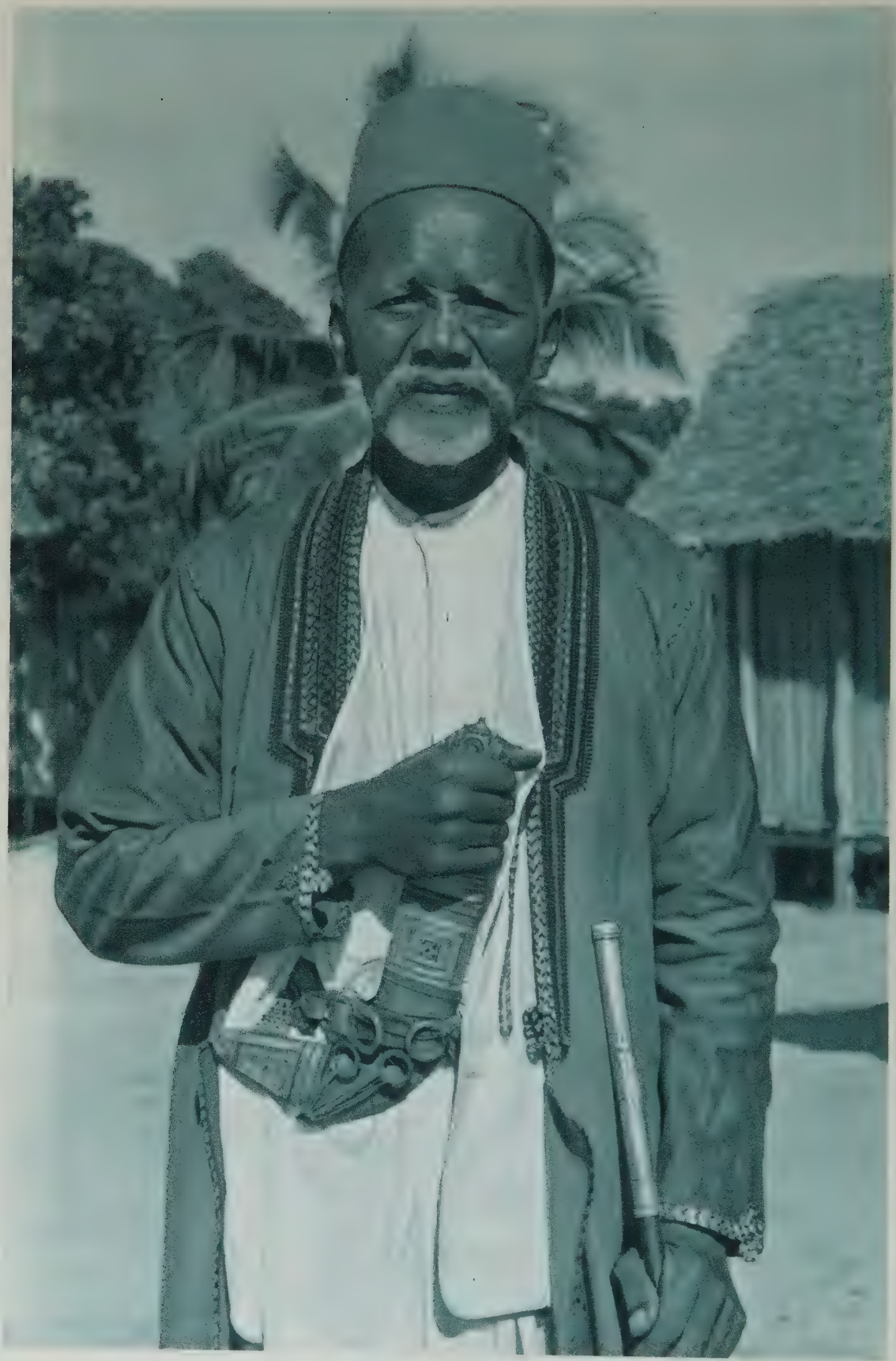




163. AMBANJA (COTE NORD-OUEST)



164. LE RAVENALA



165. TYPE D'ANTEKARANA



166. TYPE D'ANTEKARANA



167. CUEILLETTE DE LA VANILLE



168. VANILLIERS



169. CUEILLETTE DU CAFÉ



170. GIROFLIERS



171. ENTRE VOHÉMAR ET SAMBAVA



172. ANDAPA



173. LAC DE CRATÈRE DANS LA RÉGION DE DIÉGO



174. DIÉGO-SUAREZ. LE PAIN DE SUCRE



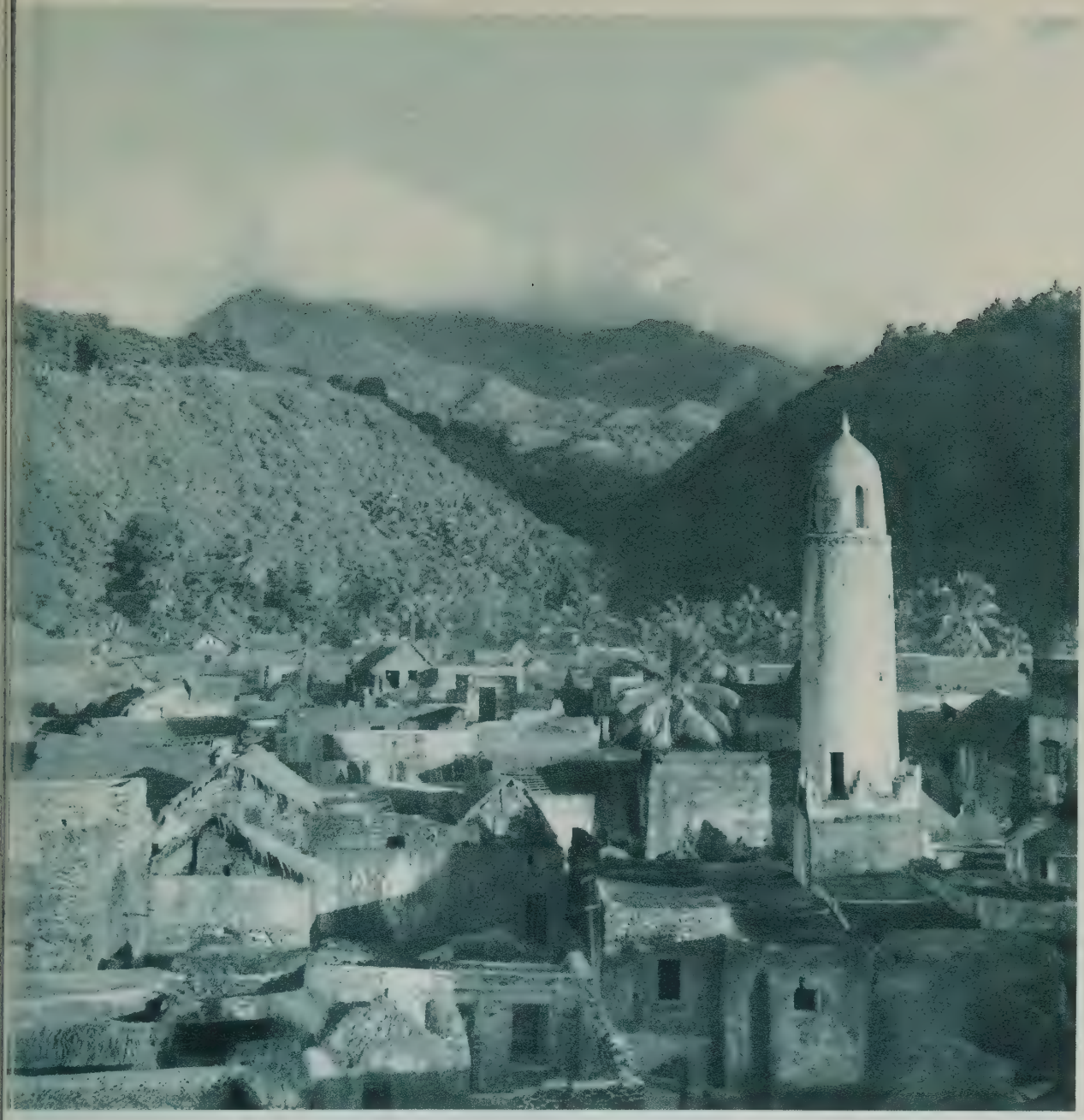
175. BAIE DU COURRIER



176. COMORES. ANJOUAN



177. COMORES. MORONI



178. COMORES. ANJOUAN. MUTSAMUDU. LA VILLE ET LA MOSQUÉE



179. COMORES. DZAOUDZI



180. COMORES. MORONI



181. COMORIENNES



182. COMORES. NOTABLES A MORONI



183. COMORES. FEMMES VOILÉES A ANJOUAN



184. COMORES. MORONI

NOTES

Premier plat de la couverture. SUR LES HAUTS-PLATEAUX MALGACHES. Un attelage paysan, à la charrette hautement bâchée rappelant les chariots gitans, tirée par deux zébus ou bœufs à bosse, animaux types de l'économie rurale de Madagascar.

1. DÉCOUVERTE DE LA TERRE MALGACHE. La grande Ile est, surtout à l'intérieur de ses massifs montagneux, d'aspect sévère. La roche, que ronge l'érosion ou éolienne ou pluviale, est souvent à nu. Des cours d'eau à caractère torrentiel l'entaillent profondément. Le paysage présenté est celui de la haute vallée du Manambolo où malgré l'érosion, subsiste cependant un reste de la forêt primitive qui jadis recouvrait l'Ile entière.
2. TANANARIVE. LE ROVA. Le terme de « rova » désigne, en malgache, une demeure de chef bâtie au sommet d'une colline, permettant aux guerriers de voir loin dans la plaine. C'est la « Motte » de notre Moyen-Age couronnée de son donjon. A Tananarive (traduction « La ville des mille guerriers ») le Rova fut d'abord une case en bois au toit à pentes raides, édifiée vers 1800 par le roi Andriapoïimerina, chef de la dernière dynastie hova. Vers 1865, une des reines qui lui succédèrent fit bâtir une maison plus ample, toujours en bois, mais que l'anglais Camerone fit orner, pour plaire à la reine, d'un revêtement de pierre auquel il adjoignit quatre tourelles d'angle. La silhouette familière du « Palais des Reines », chère aux Tananariviens, était désormais fixée. Au premier plan, précédant le Palais, l'édifice que l'on aperçoit, flanqué également de quatre tours à coupoles, fut bâti vers 1880 par Rainilaiarivony, premier ministre des trois dernières reines malgaches.
3. TANANARIVE. PALAIS DES REINES. Cette photo permet de constater que le revêtement de pierre édifié par Camerone a vraiment épousé la forme de la case en bois initiale au toit élevé, se contentant seulement de l'enrober de pierre. En bas à gauche, à contre-jour, on aperçoit un type de case plus rustique, précisément la première case, en bois également, édifiée sur le Rova par Andriapoïimerina.
4, 5. TANANARIVE. VIEIL ESCALIER ET ESCALIER D'ANALAKELY. Tananarive est bâtie sur trois collines, dominant la vallée de l'Ikopa, qui se rejoignent en forme d'Y. Pour passer des unes aux autres, il faut sans cesse les escalader ou les franchir sous tunnel. Le nombre des escaliers est donc fort grand dans la capitale malgache. Les uns (4) sont très vieux et romantiquement taillés dans le pittoresque fouillis des roches. D'autres sont modernes et animés, tel (5) celui qui relie le marché central au quartier dit « d'Analakely » (ou le Petit Bois).
6. TANANARIVE. LE ROVA CÔTÉ OUEST. On aperçoit, au faîte, le Palais des Reines, En bas dévalent, à flanc de coteau, les maisons du quartier plus moderne de Mahamasina. La légende prétend que certaines reines hovas faisaient précipiter du haut des rochers qui surplombent Mahamasina les favoris qui avaient cessé de leur plaire. Lors des persécutions religieuses et des périodes de xénophobie de la dernière dynastie hova vers 1835, quelques malgaches convertis au christianisme furent également précipités de ces rochers.
7, 8. TANANARIVE. AVENUE DE LA LIBÉRATION. HOTEL DE VILLE. La vie citadine se concentra longtemps au sommet des trois collines et surtout à Andohala, la colline du Palais des Reines. Les exigences du commerce et de la vie moderne ont fait descendre, au cours de ces vingt dernières années, le centre actif de la cité dans la plaine située à l'intérieur des branches de l'Y tananarivien. C'est donc là qu'on trouve les constructions modernes, tel cet ensemble de maisons à arcades et cet hôtel de ville aux lignes sobres, conçus et réalisés en 1936 par l'architecte de Canteloube.
9. TANANARIVE. AVENUE DE LA LIBÉRATION. Cette vue, où l'on aperçoit à l'arrière plan les rampes de la colline du Palais des Reines, montre la chute du centre de gravité de la ville vers la plaine. En 1900, cette région n'était encore qu'une vaste rizière. Aujourd'hui, début de l'avenue la plus fréquentée, elle est un des carrefours les plus vivants de la cité, où les pousse-pousse se mêlent aux automobiles les plus modernes.
10. TANANARIVE. LE MARCHÉ DU ZOMA. Ce terme est arabe (et non malgache). Il signifie « vendredi ». Aux temps des reines, en effet, le grand marché de Tananarive se tenait chaque vendredi à cet emplacement. Aujourd'hui, il a lieu chaque jour, mais le vendredi est marqué toutefois par un marché beaucoup plus important que celui des autres jours. Jusqu'en 1930, les marchands qui ne vendaient pas sur le « carreau » louaient de petites échoppes très style malgache. Après 1930, la municipalité a fait construire dans le même style d'élégantes boutiques. Au centre, une bâtisse plus importante à horloge : la Tranom'pokonolona est la maison commune, sorte de salle des fêtes malgache.
11-22. TANANARIVE. AU ZOMA. Les « petits métiers » de l'artisanat malgache gardent encore tout leur pittoresque et leur imprévu : tresseurs de zozoro (ou roseaux) exposent leurs grandes nattes multicolores (11); vendeurs de piments ou de légumes « au tas » (12); marchands de tissus divers (13); maraîchères (14) et maraîchers (15) des environs attendent la clientèle avec une patience tout orientale, à l'ombre de leurs parasols blancs ou rouges, aux notes si gaies sous le soleil; sparteries (16); chapitre des chapeaux (17); poteries locales (18) voisinant avec les cierges pieux ou les chandelles profanes (19). Le quartier des fleurs (20) embaume, tandis que les marchands de raphia (21) ou de chanvre (22) essaient d'attacher la pratique de leurs ficelles, cordes ou câbles déployés.
23, 24. REPIQUAGE ET TRANSPORT DU RIZ. Le riz est une production dont la culture demande des soins minutieux. Avant de le planter en rizière, il convient d'en semer les graines en pépinières et de repiquer chaque petite pousse ainsi obtenue dans une terre préalablement labourée et inondée. Les tiges, de chaque champ de riz, sont donc mises en terre, une à une, à la main, et en pleine eau boueuse : travail pénible et harassant.

   La photo 24 montre l'un des nombreux canaux d'irrigation construits tantôt par les paysans, tantôt par les services du Génie Rural. Ces canaux drainent l'eau depuis les fleuves, où elle est captée, jusqu'aux différentes rizières usagères. La moisson faite est transportée par pirogues soit en vrac (avec la paille), soit déjà battue en grains (ou paddy) comme on voit dans la pirogue au second plan.
25, 26. PLAINE RIZICOLE DE L'IKOPA. RIZIÈRE INONDÉE. Après la moisson et avant que le repiquage des jeunes pousses ait donné aux rizières l'aspect d'une longue tapisserie d'émeraude, les champs de la vaste plaine qui entoure Tananarive sont couverts d'eau, déluge d'où surnagent seulement les diguettes aux formes capricieuses qui séparent chaque lopin de terre, les berges rectilignes des canaux d'irrigation et les îlots de

sol ferme sur lesquels sont construits les villages. Ce vaste damier brille sous le soleil comme un immense miroir et, le soir, étincelle des feux pourpres et or du couchant.

27,28. Mantasoa, le lac. Barrage d'Antélomita II. Voici une présentation des eaux touristiques et sportives (27) ainsi que des eaux laborieuses et utiles (28) des Hauts-Plateaux malgaches. Le lac Mantasoa, situé à 50 kilomètres de Tananarive, dans un site charmant, attire chaque dimanche de la belle saison les amateurs de voile et de yachting. Près de Tananarive, à Antelomita, au contraire, les eaux ont été bloquées au débouché de leur vallée par un barrage qu'édifia, il y a quelques années, une société productrice d'énergie électrique, qui fournit le courant à la capitale malgache. Les deux barrages d'Antélomita, hauts chacun de 18 mètres, fournissent respectivement une puissance de 1.800 kw.

29. Ilafy. Vieux Rova en bois. (Voir notice n° 2). Ilafy, situé sur une colline à 10 kilomètres de Tananarive, fut une des résidences royales de la monarchie hova. La maison que les souverains y édifièrent, toute rustique qu'elle soit encore dans son architecture et dans son matériau, a déjà perdu cependant le caractère de donjon ou de case paysanne pour devenir maison d'habitation plus confortable. Un souci heureux de décoration a en outre inspiré les charpentiers dans la disposition des bois sur les façades. L'ensemble est bien proportionné.

30. Vieille maison Imerina. Si les cases primitives ou les demeures royales furent construites en bois (matériau relativement solide), les habitations populaires villageoises et citadines furent toujours et sont encore édifiées en terre séchée. Mais le type de la case classique au toit raide et aux murs hauts est resté l'inspirateur des *maçons* de la terre pétrie. Ces deux maisons, du reste, dénotent déjà quelque modernisme dans leurs vérandas perchées sur de longs piliers de briques.

31. Canal d'Isotry. Il s'agit d'un faubourg populaire de la plaine de Tananarive et d'un canal d'irrigation dévié de l'Ikopa. Mais à voir ses rives ombragées, les lavandières et les blanches lessives étalées, qui oserait soutenir que nous sommes par 20° de latitude sud et non aux environs de quelque Amsterdam ou La Haye?

32. Ambohimanga. Vieille porte de l'enceinte fortifiée. Ce village situé à 25 kilomètres de Tananarive est celui d'où partit Andriapoiimerina, chef d'une branche éloignée de la famille royale hova, pour conquérir, vers 1800, la capitale, alors aux mains de princes faibles et sans pouvoir. Mais il avait commencé par fortifier solidement son propre repaire. Selon la tradition de l'architecture militaire de l'époque, on ne pouvait y pénétrer que par deux ou trois portes, devant lesquelles chaque soir était roulée une lourde pierre ronde grossièrement taillée dans un seul bloc (voir à droite sur la photo), tandis qu'un corps de gardes et de guetteurs s'installait dans la « casemate » supérieure.

33. Tombeau hova. Les monuments funéraires parsèment les campagnes malgaches aux endroits qu'aimèrent les défunts durant leur vie. En pays merina, les tombeaux ordinaires sont de simples « tumuli » entourés de murs en briques. Mais les familles aisées font construire des mausolées plus architecturaux sur lesquels, en principe, devrait s'élever une case d'habitation vide pour permettre aux défunts d'y venir séjourner à leur guise. Ici, la case n'est plus que schématisée, sur la galerie supérieure, par quelques arcatures.

34. Architecture hova. Type de porche. Il est indéniable que les anciens architectes hovas, quand ils ont construit soit des demeures, soit des tombeaux pour des personnes de qualité, ont aimé à en soigner les « abords ». Ils édifièrent avec beaucoup d'élégance et de goût les escaliers et les terrasses d'accès. Mais ils ont excellé surtout dans l'élévation des porches ou des portes monumentales avec un certain sens de la noblesse.

35. Architecture hova. Village fortifié. Cet ensemble, situé à quelques kilomètres de Tananarive, se nomme le « Tamboho du Roi Radama I^{er} » (1810-1828). Il s'agit non d'une habitation royale, mais d'une sorte de ferme rurale dans laquelle le roi aimait à venir se délasser au milieu de ses gens en s'occupant de ses domaines. A rapprocher de ces « villae » de l'ancienne France, où les rois carolingiens se plaisaient à vivre. Et de même que l'enceinte, à forme ronde ou ovale, des villae était close de hauts murs, Radama I^{er} fit enclore son Tamboho de murs solides, flanqués de tours d'angle. Certains villages de la région sont également ceints de doubles murailles identiques.

36-38. Cérémonie du retournement des morts (Famadiana) en Imerina. La mort n'est pour les malgaches qu'un simple changement d'état, non de substance. Il convient donc que la dépouille reçoive des soins identiques à ceux que l'on donne aux vivants. En particulier, chaque année, ou tous les deux ans, il est opportun de changer le vêtement de belle étoffe (ou lambamaina) dans lequel le mort repose. Cette cérémonie, dite du « retournement », qui a lieu en fin d'hiver austral, vers septembre, n'est nullement triste ou macabre. C'est une fête à laquelle on convie au contraire les parents, les amis et même les étrangers que l'on veut honorer. Chants et danses accompagnent l'exhumation (36), la promenade du mort (38) et sa remise au tombeau (37) ou parfois son changement de domicile dans un tombeau neuf ou plus riche, ou situé dans une autre contrée.

39-41. Danse merina. M'Pilalao. Il n'existe pas de danses caractéristiques du pays Merina. Par contre, les Hovas ont créé un genre, une sorte de ballet qui fait alterner la danse. le chant et l'art oratoire, dont ils font leur principal divertissement. Le M'Pilalao présente en effet une partie parlée où le meneur de jeu discourt en dialoguant, soit avec les gens de sa troupe, soit avec le public, sur des thèmes d'actualité, sur les circonstances de la fête donnée ou sur telle ou telle personnalité. Puis vient une partie chantée, en chœur, avec accompagnement de violon, de flûte et de tambour à la sonorité mate. Ce choral est toujours très rythmé et les voix de basse donnent un curieux effet de contretemps. Les hommes dansent un pas martelé « à l'espagnole » suivi de vives pirouettes (40) et la danse s'achève sur les balancements et les révérences des femmes (39). Danseurs et danseuses revêtent à cette occasion un costume d'apparat traditionnel : ample redingote rouge pour les hommes, jupe longue très 1900 pour les femmes.

42,44. Hauts-Plateaux. Région de l'Itasy. Chutes de la Lily. Voici deux aspects d'une région située à quelque 100 kilomètres à l'ouest de Tananarive. Les sommets sont depuis longtemps devenus impropres à toute culture, parce que l'humus en a été transformé en latérite (combinaison des éléments ferreux du sol et des eaux de pluie). Cette carapace latéritique infertile, qui recouvre presque tous les Hauts-Plateaux malgaches, ne permet de mise en valeur qu'au fond des creux du terrain où s'est accumulée quelque terre arable ou au fond des vallées de rivières torrentielles, telles la Lily (42) qui, de cascade en cascade, descend vers le Mozambique. Là, on cultive l'aleurite, le tabac, l'arachide. Le Lac Itasy (lac de cratère), centre de cette

région volcanique, offre un décor d'une grandeur peu commune dans sa solitude et son étrange immobilité, au pied de ses roches intensément rouges. C'est le haut-lieu du romantisme malgache.

43. Lémurien. Il s'agit d'une espèce de singe, dite « maki », très caractéristique de la faune malgache puisque cet animal, à la jolie fourrure et aux mœurs douces, n'existe plus au monde que dans les forêts de la Grande Ile (qui jadis, dans les vieilles chroniques était souvent dénommée « Isle de Lémurie »).

45,46. Sur les routes du pays Merina. Ces paysans et ces paysannes qui s'en vont au Zoma de Tananarive sont vêtus du « lamba » traditionnel, sorte de longue écharpe généralement blanche, drapée comme une demi-toge autour des épaules et dont les pans retombent sur le devant du corps. En dessous, une longue tunique fendue sur les côtés forme le vêtement principal. Jadis, la culotte malgache était, pour les hommes, plus collante aux jambes que l'actuel pantalon occidental. Jadis également, la coiffure coutumière était faite d'un haut chapeau de paille tressée, garni d'un ruban. Toutefois, la coiffure du personnage de droite (photo 45) est tressée par des artisans malgaches en fine paille de riz.

47. Jeune fille hova. Les Merina (dont les Hovas formaient une des castes : celle des hommes libres) sont d'origine asiatique, issus probablement d'Indonésie, Birmanie ou Siam et parvenus dans la Grande Ile à une date indéterminée (il y a moins de 10 siècles) sur des flottilles de fortes barques dérivant au gré des moussons et des courants du nord-est. Cette jeune fille charmante, aux pommettes légèrement saillantes, au visage rond un peu triangulaire, aux yeux fendus en amande, aux cheveux lisses à peine ondulés, au teint clair, présente tous les caractères somatiques du type jaune. Elle porte le lamba blanc.

48,49. Ambositra. Couvent des Bénédictines. Cette abbaye, issue d'une communauté de la Métropole, a été fondée sur l'initiative de Mère Denis, il y a une dizaine d'années, dans une aimable bourgade des Hauts-Plateaux située à 200 kilomètres au sud de Tananarive. La fondatrice en inspira le plan où elle chercha à fondre le style local malgache et le style religieux moderne de l'occident, en un heureux compromis. Elle demeura Supérieure de ce couvent depuis sa fondation jusqu'en 1953.

50-52. Paysage des Hauts-Plateaux. Lac Andraikiba. Tsinjoarivo. Trois paysages caractéristiques des Hauts-Plateaux. Les « Taneta », petites collines à arêtes vives, tantôt latéritiques et infertiles, tantôt couronnées d'un reste de forêt (50 et 52) sont les dernières éminences du haut socle primaire que l'érosion arase. La photo 50 présente le type des ouvrages d'art que les services des Travaux Publics doivent édifier pour que routes ou voies ferrées malgaches, lancées sur des étendues quasi désertiques de centaines de kilomètres, franchissent les nombreux fossés, parfois très profonds, des vallées (ici la vallée de la Mania).

Le lac Andraikiba (51) est situé près d'Antsirabé, la ville d'eaux et le Vichy malgache.

53-55, 58. Lac Alaotra. Le lac Alaotra est situé à 200 kilomètres au Nord-Est de Tananarive sur le large palier que forme à mi-hauteur la haute falaise descendant, en abrupt, des hauts-plateaux jusqu'à la côte orientale de Madagascar. Ses rivages encombrés de marécages sont indécis (54), mais la vaste plaine alluvionnaire qui l'entoure, provenant de l'asséchement d'un lac antérieur plus vaste, est très fertile et remarquablement apte à la culture du riz. Les autochtones et les colons européens en exploitent toutes les terres et la culture mécanisée y prend chaque jour plus d'importance (58).

Afin d'augmenter cette production de riz, l'Administration tente de récupérer de nouvelles terres sur les marécages des rives. Des travaux d'asséchement par drains, puis d'irrigation, par canaux (53) sont en cours. Un vaste programme qui doit rendre récupérables 100.000 nouveaux hectares de terre à riz est en réalisation. Rappelons que la rizière malgache couvre 600.000 hectares pour l'ensemble de l'Ile. La production est passée de 700.000 à 900.000 tonnes (de 1949 à 1953) permettant (une fois assurée la nourriture des autochtones), de libérer 50.000 tonnes pour l'exportation d'un riz de très grande qualité.

56,57. A la fontaine. En route pour l'école du village. Charmantes scènes familières de la vie quotidienne malgache. Rasoa s'en va bibliquement puiser l'eau du ménage à la fontaine la plus proche de sa case, tandis que ses « zazakely » (enfants) s'en vont studieusement à l'école du village. Ils sont 200.000 écoliers identiques à s'en aller chaque matin, comme le font les fils et filles de Rasoa, vers les 1.200 écoles primaires de l'enseignement officiel, ou vers les 600 écoles de l'enseignement privé, groupant près de 100.000 élèves.

59-62. Cote Nord-Est. Dans la baie d'Antongil. La Riviera malgache. Pêcheurs. Après les paysages grandioses mais désolés des hauts-plateaux, voici maintenant la côte Est, chaude, humide et fertile.

La Baie d'Antongil (59) est la seule articulation profonde de cette côte qui descend de Diégo-Suarez jusqu'au Cap Sainte-Marie suivant une droite quasi parfaite. Aussi cette baie fut-elle, à la belle époque de la flibuste et des boucaniers, un excellent repaire de corsaires. Ils y ont laissé, sur les rocs du rivage des inscriptions rupestres assez curieuses.

D'Antongil jusqu'à Tamatave, la route en corniche est une des plus touristiques de la Grande Ile. Nous sommes en pleine Riviera (60), une Riviera où les palmiers seraient remplacés par les décoratifs Ravenala en forme de grands éventails ou chasse-mouches pharaoniques, et dont il suffit de percer la tige pour obtenir une coulée d'eau fraîche. Ce sont les arbres du voyageur.

La côte est poissonneuse (61). On peut en juger par la charge de nos pêcheurs (62).

63,70. Sainte-Marie. Jeune fille. Un boutre. L'Ile Sainte-Marie, située au long de la côte nord-est de Madagascar, fut française bien avant la Grande Ile. En 1750, sa petite reine, du nom de Bety (qui devait ressembler à la jolie Saintemarienne de notre photo (63), s'éprenait du beau caporal La Bigorgne (des « Marines du Roy »), et cédait au prestige de l'uniforme, et aussi à la France, tous ses droits sur Sainte-Marie et la baie d'Antongil. En 1950, des cérémonies pittoresques ont commémoré le bi-centenaire de ce geste, et la reine Bety a revécu dans l'une de ses descendantes (63) tandis que les boutres pavoisés, en rade de l'Ile (70), rappelaient le marin La Bigorgne.

64-69, 71. Tamatave. Capitale de la Côte Orientale et premier port de Madagascar, Tamatave (30.000 habitants) n'a de sens que par la mer dont elle vit, comme on peut en juger par le n° 64. Dans le creux de sa presqu'île s'insère le port dont l'importance s'accroît au rythme du développement économique de l'ensemble de la Grande Ile dont il draine (avec 350 à 400.000 tonnes par an) la moitié du trafic. Son outillage (65) commence à se parfaire, et l'on espère dans quelques années en doubler la capacité actuelle.

Toutefois il ne faut point oublier que Tamatave, au bord de sa côte Est, regarde vers la Réunion, la charmante île Bourbon. Comment donc s'étonner que ses rues et maisons commerçantes (68-69) aient conservé un pittoresque un peu désuet mais gracieux et une architecture très créole, et que ses grandes avenues ombragées de palmiers aient une grâce fort alanguie? L'urbanisme, du reste, est très poussé à Tamatave. On y a construit de beaux monuments publics (67) et donné aux réalisations sociales une large place, tel ce très moderne centre pédagogique provincial (66).

70. (Voir 63).

72, 73. Travaux du canal des Pangalanes. La Côte Orientale de Madagascar est creusée à l'intérieur des terres, mais à faible distance du rivage, d'un long chapelet de lagunes séparées par des seuils ou « pangalana » (qui arrête). Cette longue voie d'eau se poursuit depuis le Nord de Tamatave jusqu'à Farafangana sur plus de 600 kilomètres.

Le gouvernement hova avait déjà pensé, jadis, rendre viable cette route liquide en perçant les seuils et en mettant les lagunes en communication entre elles, mais il n'avait pu réaliser le projet. Gallieni, dès 1897, le reprit et réalisa quelques sections. Ses successeurs également (72).

Toutefois c'est depuis 1947 seulement que l'utilisation d'engins modernes puissants a permis d'envisager le problème dans son ensemble. Il est prévu une gare fluviale à Tamatave et le dérochement des seuils depuis Tamatave jusqu'à Manakara, seconde gare fluviale. Le cabotage sera ainsi évité sur une côte dangereuse. Dans un avenir relativement proche, tous les produits riches de la Côte Est (soit 60.000 tonnes de trafic) emprunteront désormais, sur gros chalands de 80 tonnes, ce canal, jusqu'au port d'embarquement, Tamatave.

Une drague suceuse (73) est aujourd'hui en service. Sa puissance de 1.000 CV correspond à un rendement horaire de 250 m^3. Elle vient d'achever en 18 mois, un premier tronçon qui a nécessité un dragage de 1.500.000 m^3.

74. Le Tabac. Cultivé dans presque toutes les provinces, sous le contrôle de la régie française, le tabac malgache est de qualité (Maryland). Il existe également une variété locale consommée surtout sous forme de poudre à chiquer. La production annuelle est d'environ 6.000 tonnes (régions de la côte Ouest, de Majunga, de l'Itasy et de l'Alaotra). Les économistes placent beaucoup d'espoir dans l'avenir du tabac malgache.

75. Le manioc. Ses racines, gros tubercules à pulpe blanche, occupent dans l'alimentation autochtone la place qui suit immédiatement celle du riz. Cultivé sur 200.000 hectares, sa récolte annuelle est d'environ 900.000 tonnes. Les principaux centres sont les plaines Nord-Ouest, la côte Est et les Hauts-Plateaux.

L'industrie européenne tire du manioc la fécule (5.000 tonnes produites dans 21 féculeries) et surtout l'excellent tapioca (5.200 tonnes) qui met des perles dans nos potages.

76. Vatomandry. Le cocotier. L'arbre par excellence des rivages tropicaux berce de ses longues palmes toutes les petites villes de la côte orientale malgache, telle la coquette cité de Vatomandry, petit port à 200 kilomètres au sud de Tamatave, posée moitié sur la grève marine, moitié au bord de la lagune.

Le cocotier se plaît également sur la côte Nord-Ouest de l'Ile et aux Comores. On estime à 6.500 hectares le total des superficies cultivées. Les autochtones font une telle consommation de noix tendre et de lait frais, qu'il en reste bien peu pour l'exportation (4 à 500 tonnes seulement). L'huilerie et la savonnerie locales utilisent également un peu de ce coprah.

77, 80. En pays Betsimisaraka. Foulpointe. Les populations Betsimisaraka (ceux qui ne se séparent pas), (650.000 âmes) vivent au long de la côte orientale depuis Sambava (au nord) jusqu'à Nosi-Varika (au sud), soit 700 kilomètres. Elles proviennent de la fusion, au XVII^e siècle, de trois tribus indigènes.

Les Betsimisaraka sont de caractère doux, très gais, malléables, mais d'une nature souvent un peu apathique. Très hospitaliers et sociables, pacifiques en général, ils vivent en républiques patriarcales sous l'autorité de leurs chefs de village.

Leurs cases dont nos deux photos donnent des types divers, sont légèrement exhaussées sur pilotis afin d'éviter l'humidité constante du sol. Cloisons et toitures sont faites de tiges et de feuilles de bambous.

Foulpointe est une charmante localité côtière à quelques kilomètres au nord de Tamatave.

78, 79, 81, 82. Vohipeno. Manakara. Anosibé. Avec les n^{os} 78, 79 et 82, nous sommes, sans avoir quitté la côte Est, en pays Antaimoro (150.000 âmes) : Les gens du rivage. Ces tribus ont subi, malgré leur situation méridionale, une très forte influence islamique, importée par les navigateurs arabes venus du Nord. Elles ont conservé longtemps l'usage d'écrire le malgache en caractères arabes. Par ailleurs la magie et la sorcellerie sont encore pratiquées par ces autochtones demeurés très frustes. Le n^o 78 montre, auprès des femmes pilant le riz, quelques greniers hautement perchés sur pilotis, pour mettre les provisions à l'abri des vols ou des déprédations d'animaux. Le n^o 82 donne une idée de la place du village de Vohipeno, avec son église en bois, ses cases, identiques à peu près à celles des Betsimisaraka et son abondante végétation : cocotier, badamier, bananier, etc. Les Européens, sur cette côte chaude, au climat lourd et pénible, installent des maisons aussi coquettes et confortables que possible (79) essayant de retenir ces deux insaisissables : la fraîcheur et l'ombre. Le n^o 81 est une maison des hauts-plateaux sise à Anosibé. Elle figure ici afin de permettre la comparaison entre l'habitat hova et celui des côtiers.

80. (Voir 77).

83. Village Tanala. Situés à l'intérieur des terres, entre le pays Betsimisaraka et le pays Betsileo, les Tanala (ceux de la forêt), habitent en pleine sylve malgache, pays détrempé où les saisons des pluies succèdent sans cesse aux saisons pluvieuses. Ils sont 200.000 environ et l'on comprend que dans le fouillis végétal qui encombre les terres humides de leur pays ils recherchent les sommets dégagés et plus secs de quelques éminences pour y bâtir leurs cases entourées de plantations bananières. La forme de l'habitat rappelle celle des Betsimisaraka, mais il s'y ajoute une véranda circulaire, formée par la saillie du toit et soutenue de piliers de bois.

84-86. Chutes de la Namorona. Forêt de Périnet. Fête de l'Arbre. La question du reboisement est importante à Madagascar. Les photos des paysages dénudés des Hauts-Plateaux nous ont montré les méfaits tragiques de l'érosion. conséquence du déboisement central : ce fut la mort du sol, avec un taux de boisement qui n'atteint guère aujourd'hui que le très faible chiffre de 8 %.

Aussi la Conservation des Eaux et Forêts de la Grande Ile surveille-t-elle avec extrême attention les restes de la forêt orientale qui, entre ses racines, empêche l'humus fertile d'être balayé par les torrents de la falaise au cours violent et aux chutes impressionnantes (84) de même qu'elle s'attache à protéger les essences utiles (bois de rose, ébène, palissandre, etc.) (85) et organise chaque année, dans tout le Territoire, une fête de l'Arbre afin de créer peu à peu chez tous les habitants une mystique du reboisement (86).

87, 88. Vohiposa. Marché. Foire de Mananjary. Les photos nos 11 à 22 ont donné une idée du Zoma, grand marché central de Tananarive. Avec la photo 87, nous sommes au contraire transportés sur la place du marché d'un petit village de brousse : celui de Vohiposa, avec sa fontaine centrale, ses aires couvertes, aux toits de tuiles roses ou de chaume, sur piliers de briques, à l'ombre desquelles s'installent chaque jour les marchands ou artisans.

D'un tout autre caractère sont les Foires comme celle de Mananjary (88), petit port de la côte Est, foires dont la tradition s'était perdue, et que les pouvoirs publics s'attachent à ressusciter aujourd'hui. Elles sont occasionnelles (tous les ans ou tous les deux ans), durent plusieurs semaines et à l'instar de nos grandes foires occidentales de « Champagne » ou d'« Auvergne » sont le lieu de rencontre de toutes les activités économiques, commerciales, artisanales ou industrielles d'une région.

89-91. Fianarantsoa. Rue du Rova. La Gare. Fianarantsoa est la capitale du pays Betsileo, seconde ville des Hauts-Plateaux, sur lesquels, quittant la côte Est pour cette brève incursion à l'intérieur, nous remontons par la vallée de la Namorona (voir 84).

La ville (18 à 20.000 habitants) ressemble avec son Rova (89) et ses rues et escaliers (90) à Tananarive, sa sœur aînée. Toutefois, plus provinciale, elle se pare de verdure et de jardins que dominent les tours d'une cathédrale rose et ocre, dont l'architecture et la couleur rappellent un peu les monuments de la campagne toscane. Près d'elle le vaste temple protestant prouve qu'à Madagascar les deux religions coexistent à égalité de fidèles (8 à 900.000 pour chacune), dans un bel esprit de compréhension et de tolérance réciproque.

Comme à Tananarive, l'urbanisme, actif à Fianarantsoa, a réalisé cette belle gare (91), point de départ de la ligne ferrée Fianarantsoa-Manakara (côte-Est) (164 kilomètres), créée et mise en service en 1936 afin de drainer vers le port côtier les produits du Betsileo.

92-94. Betsileo. Pierres levées. Rizières. Tombeau. Les Betsileo (les nombreux invaincus) forment au sud du pays Merina un groupe ethnique de plus de 500.000 âmes. Leur implantation dans le pays est très ancienne (origine négroïde vraisemblablement) mais ils furent soumis bientôt par les Merina.

Ce sont des agriculteurs et surtout des riziculteurs remarquables. Leurs rizières, en gradins au flanc des montagnes, avec d'habiles techniques d'irrigation, donnent son caractère au paysage de la région (93).

Tout comme chez les Merina, les morts, en pays Betsileo, sont proches des vivants. Leurs tombeaux (94) faits de pierres empilées sont plus grossiers que les mausolées hovas, mais d'une architecture plus authentique avec leurs ornements de bois sculpté. Quand le corps du défunt n'est pas présent, la piété de sa famille élève à son souvenir des monolithes dressés, ornés de cornes : celles des zébus sacrifiés à ses mânes (92).

95. Ifandana. Route du Sud. Fianarantsoa est une plaque tournante. De son carrefour partent les grandes voies qui s'en vont vers le Sud-Est à travers le pays d'Ihosy et l'étrange pays d'Isalo, à la splendeur triste, dominé par les chicots des vieux rocs, dont les profils, au soir, font songer aux burgs rhénans. Une végétation herbeuse couvre les plaines, que hantent les grands troupeaux : c'est le Far West malgache.

96. De Fianarantsoa a Farafangana. De Fianarantsoa on peut aussi rejoindre la côte Est, à travers les croupes de plus en plus verdoyantes de la falaise orientale.

97-100. Tombeau antandroy. Aloalo. Bucranes. Tombeau Antanosy. Nous voici, de nouveau sur la côte Est-Sud-Est, chez les Antanosy qui, autour de Fort-Dauphin, forment une agglomération de 120.000 âmes. Certains d'entre eux, afin d'échapper à la domination merina, émigrèrent au XIXe siècle sur la côte Sud-Ouest près de Tuléar, où ils demeurent encore.

Leur art funéraire est voisin de celui des Betsileo. Les thèmes du bucrâne et de la pierre levée s'y retrouvent conjoints (99 et 100). Mais le modernisme fait parfois transformer l'altier monolithe brut en un banal obélisque de ciment (98). Remarquer de petits personnages sculptés qui annoncent le voisinage d'une autre forme d'art funéraire du Sud : celui des Antandroy (97) qui aiment à tailler dans des troncs d'arbres, les effigies stylisées de leurs défunts, de leurs amis, ou parents, ou représenter des scènes de leur vie familiale, de leurs occupations, voire de leurs amours, avec souvent un grand réalisme d'expression.

101. Fort-Dauphin. Capitale du Sud-Est, aimable cité de quelque 10.000 habitants, et petit port côtier de cabotage qui draine les produits de la région, dont c'est l'unique débouché. Aussi se propose-t-on d'en améliorer les installations portuaires.

Située au fond d'une rade magnifique dont les montagnes et les eaux vertes font songer à notre côte d'Émeraude, Fort-Dauphin doit son nom très « grand siècle » au fait que c'est sur son rivage que les premiers Français abordèrent Madagascar pour s'y installer : François Cauche en 1638 qui suscita la création de la Compagnie des Indes Orientales, puis Pronis quelques années plus tard, enfin et surtout, en 1648, le chevalier de Flacourt qui le 4 décembre en prit possession au nom du Roi. On voit encore un vieux fort dont le portique d'entrée, construit sur les ordres de Flacourt, demeure le témoin de cette page d'histoire.

102. En pays Antandroy. Troupeaux. Voici la côte méridionale de Madagascar. Des zébus à bosses grasses et à longues cornes hantent ces rivages. En effet leurs propriétaires, les Antandroy, sont gens éminemment pasteurs. Leur troupeau forme la partie majeure du grand troupeau malgache qui comporte quelque 6 millions de têtes. Les abattages annuels pour la conserverie ou la consommation locale atteignent 5 à 600.000 têtes. Madagascar produit bon an mal an 3.000 tonnes environ de conserves.

Les techniciens du service compétent, qui estiment à juste titre que le cheptel bovin est une des principales valeurs malgaches, contrôlent l'élevage de ce troupeau, sa conservation, son accroissement, prennent des mesures pour empêcher de détestables pratiques coutumières, pour le préserver des épidémies par les vaccinations, et lui ménager des pâturages et des points d'eau.

103-110. Musiciens Antandroy. Danses et danseurs du Sud. Les Antandroy (ceux du pays des épineux), dont le nombre dépasse 200.000, sont les populations les plus primitives de toute la Grande Ile. Mais gardons-

nous de donner à l'adjectif primitif un sens péjoratif, car peu de Malgaches ont plus de singularité, de personnalité, de franchise, de vivacité, de réaction et de force d'extériorisation que ces peuples de la région du Mandrare (au sud de Fort-Dauphin).

Il est intéressant, par exemple, de comparer leurs danses avec celles déjà si savantes des Merina (39 à 41). Ici, plus de « figures » de caractère, plus de spectacle, mais une traduction trépidante du mouvement, pour la seule expression du mouvement, soit par bonds libératoires (108), soit au contraire par trépignements condensant l'action (107).

Les visages des danseurs (106 à 109) reflètent une forte tension. Le rythme de plus en plus percuté des graves tambours (104) ou les notes d'une même mélodie sans cesse répétée, sur le registre d'un accordéon aigrelet (103) deviennent ensorcelants.

Le public (110) participe à la frénésie en marquant la cadence par des battements de mains, car la danse est un besoin, un acte collectif et non un amusement pour ces peuples, c'est un acte grave en tout cas, et si mystique, si religieux que les danseurs vont jusqu'à se dépersonnaliser, pour incarner dans leurs déguisements maintes puissances surnaturelles, ou maints animaux totémiques (105).

111-114. Pigeonniers Bara. Ecole de Ihosy. Case d'Ambovombe. Beloha. Voici quelques types de constructions du Sud malgache. Sur la photo 111, à l'arrière plan des deux pigeonniers qui semblent deux compères plantés sur de longues jambes, s'en revenant un peu gais, vers leur village, on aperçoit une case Bara, habitat rectangulaire aux parois de tiges végétales ou « falafa », entourée d'une véranda circulaire prolongeant un toit quasi plat. Souvent les maisons Bara sont en pisé ou en briques crues.

La photo 113 nous présente une case antandroy. Elle est en planches de bois tendre de fantsilohitra (et non en fibre ou tige) couverte de chaume et la porte d'entrée s'orne d'une frise décorative simple, mais qui dénote un souci de singularité ou d'art qu'on ne trouve pas ailleurs.

Les photos 112 et 114 montrent des constructions européennes, certes, mais réalisées avec les moyens de la brousse et dans le style villageois des alentours. L'école de Ihosy (112) au toit de chaume n'est qu'un agrandissement perfectionné en pisé, de la case Bara. L'édifice religieux du n° 114, d'inspiration moins locale, tient compte cependant, dans la sobriété de ses lignes, de la rusticité du décor dans lequel il est placé.

115. Cap Sainte-Marie. Voici l'extrême Sud, le Finistère malgache. Au delà de cette fine pointe du Cap Sainte-Marie, au delà de cette mer immense, il n'y a plus rien que, très loin, les banquises du pôle Antarctique.

116-118. Le Mica. Le Grenat. Le Raphia. Trois industries du Sud et de l'Est.

Le Mica se situe dans les régions de Betroka-Bekily-Fort-Dauphin sous forme de mica ambré. La production atteint 1.000 tonnes environ par an. Le repérage et la coupe des plaques sans défaut demandent du coup d'œil et, aussi bien dans les pieds que dans les mains, de la dextérité, car souvent le coupeur loge la plaque à couper entre ses orteils (116).

Le Grenat abonde dans la région Mahafaly. On l'exploite pour l'industrie. Madagascar en exporte quelque 800 tonnes par an (117).

Enfin, quel vigneron bourguignon, quel horticulteur parisien en liant ses ceps ou ses greffes de pommiers et de pêchers avec les longues fibres d'or du raphia, se doute qu'il vient de si loin, extrait du cœur même d'un palmier malgache, puis longuement séché, roui et préparé minutieusement pour l'exportation (118).

119-122. Artisanat du Sud. Rouet. Métier a tisser la laine Mohair. Tissage. Filage de la laine. En pays Mahafaly l'élevage d'une espèce particulière de chèvres dites « Mohair » a donné à l'art du tisserand une singulière prééminence. L'ingéniosité des autochtones a fabriqué ce rouet rustique à pédale et à double fuseau (119) dont se servent les femmes, tandis que le fil qui en sortira servira de trame et de chaîne à ce métier non moins rustique où une navette agile n'en tisse pas moins de fort beaux lambas (121).

Mais la laine des mohair a inspiré aux Européens industrieux d'autres desseins. Après filage (122) les belles toisons épaisses de ces chèvres, qu'on aperçoit maintenant quasi nues, derrière les sérieuses filandières mahafaly, se transforment sur des métiers perfectionnés, en moelleux tapis, fort réputés (120), résultat fécond de la technique des blancs et de l'habileté de l'artisan malgache.

Les Mahafaly occupent la partie Sud-Ouest de la Grande Ile. Ils sont quelque 65.000 agriculteurs-pasteurs.

123. Porteuses d'eau. Variations pittoresques sur un thème donné.

124-131. En pays Bara. Les Bara se situent dans le grand pays au sud du Betsileo, transition entre les Hauts-Plateaux et les plaines sédimentaires du Sud. Ils sont quelque 180.000, surtout pasteurs, de forte carrure et de tempérament violent et guerrier (129 et 130). Leur sport favori est le vol de bœufs. Une femme n'accordera ses faveurs qu'à celui de ses prétendants qui a sur la conscience de beaux états de service dans cette forme délictueuse de faire sa cour. On commence à s'y entraîner jeune, par des rodéo tauromachiques (124). On se perfectionne ensuite par des luttes à mains plates, dites « Ringa », où le jeu des longs corps et des muscles saillants passionne les spectateurs (125).

Les danses Bara, comme celles des Antandroy, sont faites de rythmes et de mouvements trépidants (127 et 128), au son de violons cloutés, de tambours bidon d'essence, de petites flûtes ou de valiha : un bambou creux forme la caisse de résonance, sur laquelle sont tendues des fibres de longueurs différentes, que l'on pince de l'ongle (126). Ces danses sont souvent des reconstitutions guerrières, attaque ou défense (127) ou des mimes, comme cette curieuse danse dite du « Papango » ou de l'Epervier, au cours de laquelle le danseur, qui doit se hisser d'un seul bond sur l'étroit chapiteau d'une colonnette de bois, mime le battement d'aile de l'oiseau rapace prêt à fondre sur sa proie (131).

132, 133. Route du Sud. Rochers de l'Isalo. Deux vues caractéristiques de la région intermédiaire entre les Hauts-Plateaux et le Sud, le pays semi montagneux d'Isalo. Le géographe Decary, le dépeignant, nous apprend qu'il s'agit d'un massif de grès rouges et blancs haut de 1.200 à 1.500 mètres. Les eaux l'ont profondément découpé en une multitude de compartiments séparés par des canyons étroits où le soleil ne pénètre qu'une ou deux heures par jour. Le pays est à peu près dépeuplé. Des troupeaux de bœufs quasi sauvages le parcourent. La vie se concentre dans quelques vallées fertiles.

134-136. Tombeau Mahafaly. Pierre sacrée. Sacrifice rituel. La photo n° 97 nous a montré les effigies en bois sculpté dont les Antandroy se plaisent à orner les tombeaux de leurs grands chefs. Chez les Mahafaly

on retrouve la même pratique. Toutefois ces derniers préfèrent au style narratif de leurs voisins, un style décoratif qui s'exprime dans les « aloalo », longs bâtons commémoratifs plantés à même dans les pierres du tombeau et ornés de motifs qui ne manquent pas d'élégance (134).

La photo 135 nous présente une pierre sacrée des hauts-plateaux servant jadis aux sacrifices, ce qui prouve que dans l'animisme primitif des hovas, l'autel, la table rituelle, jouait un certain rôle, gardait la pérennité du caractère religieux de l'endroit. Chez les tribus du Sud, au contraire (136) le bœuf est égorgé à même le sol. Le sang et quelques dépouilles sont offertes, sur une planche élevée entre deux perches, aux puissances que l'on a voulu honorer. Le reste de la viande est cuit et partagé entre les assistants.

137-139, 143. Pirogues Vezo. Course. Village de pêcheurs. Les Vezo (enfants de la Mer) d'origine sans doute polynésienne, sont 30.000 environ, groupés sur la côte sud-ouest. Avec les Antanosy de la côte Est, et les Antankarana de l'extrême nord, ils sont les seuls autochtones malgaches pratiquant la pêche comme industrie fondamentale, ce qui est curieux étant donné le caractère insulaire de Madagascar. Il est vrai que la plupart des côtes de la Grande Ile (5.000 kilomètres) sont assez hostiles à la vie maritime.

Les Vezo, pour parcourir leurs eaux de chasse, construisent d'élégantes pirogues à balancier ou des sortes de goélettes, dites botry (137, 138). Ils passent leur vie sur les eaux, dans des rades abritées, comme celle de Saint-Augustin, où se situe le petit port de Tuléar. Leurs brefs instants de vie terrienne se passent dans des cases précaires, faites de roseaux et dont la forme pyramidale rappelle celle des huttes d'Indiens Sioux. Ils pêchent en général avec un filet qui est la propriété collective d'un clan.

140. Reboisement. (Voir notice 84 à 86). On voit les pépinières dans lesquelles la Conservation des Eaux et Forêts prépare méthodiquement les plants (en général de pins) qui servent au reboisement de la Grande Ile.

141, 142. Séchage et plantation de sisal. Les deltas des rivières de la côte ouest et le pays du fleuve Mandrare (sur la côte est) sont les lieux d'élection du sisal. On en trouve également dans les parties chaudes et sèches de l'extrême nord. Les superficies actuellement plantées occupent 9.000 hectares environ. La récolte annuelle oscille entre 7 et 9.000 tonnes. Une industrie de transformation, dont la photo 141 montre une des phases principales : celle du défibrage et du séchage, s'est créée sur place et a suscité le montage d'une quinzaine d'usines. La fibre du sisal vaut celle du chanvre pour la confection des cordages et des sacs.

143. (Voir 137).

144. La flore du sud-ouest (environs de Morondava). Toute cette région est sèche. Les végétaux économisent leur force et, pour la plupart, suppriment leurs feuilles qu'ils remplacent par des épines. Quant aux arbres, ils enflent leurs formes afin d'y accumuler des réserves humides, tels ces baobabs qui ont adopté le genre « bouteille de Saint-Galmier ».

145-149, 151. Pays sakalava. Tombeau. Gorges du Manambolo. Besalampy. Les Sakalaves (environ 270.000) peuplent toute la grande région ouest de l'Ile, depuis l'Onilahy jusqu'à la Mahavavy. Ils se divisent en nombreuses tribus ou clans. Jadis, ils furent de fiers guerriers, en lutte constante avec les Merina des Hauts-Plateaux dont ils repoussèrent maintes incursions. Les Français trouvèrent en eux des alliés fidèles et loyaux. Ils sont en général pasteurs plutôt qu'agriculteurs.

Leur case est rectangulaire, en feuilles de palmiers tressées. Le toit est de chaume retenu souvent par deux charpentes, l'une interne et l'autre externe (145 et 151). Parfois, les cases des notables sont entourées de palissades aux pieux épointés, « très circonvallations », afin d'empêcher les escalades (145).

Les Sakalaves du nord et du centre ont pour tradition d'enfouir leurs morts dans les nombreuses grottes ou cavernes que les fleuves et rivières creusent à travers le calcaire tendre des grandes plaines occidentales (147). Plus au sud, les pratiques funéraires des Antandroy et des Mahafaly, en particulier celle de la décoration des tombes par des statues en bois sculpté, sont également en honneur parmi les tribus sakalaves dont les sculpteurs ont une certaine vigueur de style qui n'est pas sans intérêt (146).

Les danses sakalaves sont d'allure guerrière et souvent, par l'accoutrement des danseurs, dénotent une influence islamique (148 et 149).

150, 156. Les différentes tribus sakalaves obéissent encore non à un gouvernement sakalave central, mais à des chefs locaux : les m'panjaka, qui possèdent une réelle autorité. Les m'panjaka peuvent être de l'un ou de l'autre sexe. Le n° 150 représente les dames d'honneur de la Reine m'panjaka d'Analalava (petite cité de la côte nord-ouest). Le n° 156 montre la Reine de Port-Bergé, la narine ornée d'un bijou d'or, à la mode hindoue.

152. Tsaratanana. L'avion vient de se poser au bout d'une piste réalisée avec peine, sur un palier étroit du massif montagneux du nord malgache. Ce district perdu, jadis éloigné de tout centre important, connaît maintenant, grâce aux liaisons aériennes, une vie nouvelle. Le Territoire compte aujourd'hui 85 aérodromes homologués, dont un de classe A, trois de classe B et huit de classe C. L'ensemble du réseau aérien intérieur, sans compter la liaison avec les Comores, dépasse une longueur totale de 12.000 kilomètres.

153. Rivière de la cote ouest. La Betsiboka. Au pied méridional du massif du Tsaratanana, dont nous avons aperçu les cimes sur la photo précédente (il culmine à 2.280 mètres), la Betsiboka, après avoir pris sa source non loin de Tananarive, coule en direction du nord-ouest vers le canal de Mozambique. Elle creuse d'abord son lit avec une vigueur torrentielle, dans le haut de sa vallée, encombrée de rocs et de chutes, puis devient, dans les plaines du Boeni et de Marovoay, un fleuve large et lent, aux eaux épaisses, rouges d'alluvions latéritiques.

154, 155. Majunga. Le port. Maison arabe. La ville de Majunga se trouve située en pointe du large estuaire assez capricieux par lequel la Betsiboka débouche dans le canal de Mozambique. Cette capitale du pays sakalave, avec ses 35.000 habitants, est la ville la plus peuplée de la Grande Ile après Tananarive. Depuis longtemps, on songe à faire de Majunga, géographiquement bien située, un grand port occidental qui ferait pendant à l'orientale Tamatave. Toutes les tentatives ont échoué et les travaux se sont envasés dans les boues constantes et instables de la Betsiboka. On a dû se contenter d'organiser un port correct de cabotage (154) et les grands navires mouillent au large en rade foraine.

Majunga est également la tête de ligne des Iles Comores. De nombreux Comoriens l'habitent, ainsi que des Hindous. L'architecture de certains quartiers s'en ressent nettement (155).

157. PORT-BERGÉ. DISPENSAIRE DE LA CROIX-ROUGE. Voici le type de l'un des nombreux centres médicaux installés le plus loin possible dans la brousse malgache par le Service de Santé du Territoire et la Croix-Rouge locale. On compte dans toute l'île 6 grands hôpitaux, 60 moyens, 22 postes avec maternité, 58 maternités, 250 postes ordinaires, 20 léproseries ou villages de lépreux, sans compter la médecine scolaire, la médecine mobile et les grands instituts d'ensemble. Cette offensive ardente contre la maladie a donné de magnifiques résultats : la variole à presque totalement disparu. Il en est de même de la peste. Le paludisme, grâce aux distributions préventives de quinine aux enfants (c'est ce que représente notre photo) a singulièrement diminué en nombre et en virulence. La tuberculose est en régression. Enfin, victoire plus positive encore, la population de Madagascar s'accroît actuellement de près de 40.000 unités par an. Le nombre des consultations annuelles du Service de Santé, ainsi que celui des consultations d'accouchements, dépasse le million.

158-162. NOSSI-BÉ, HELL-VILLE. PLAGE. VILLAGE DE L'INTÉRIEUR. C'est en 1840 que les princes Sakalaves cédèrent à la France l'île de Nossi-Bé, à la suite de visites rendues, à cette époque, aux dits princes par l'Amiral de Hell, gouverneur de Bourbon. Le souvenir de cette cession et du personnage, demeurent encore aujourd'hui dans la toponymie de la capitale de Nossi-Bé : Hell-Ville (162), petit port en voie d'aménagement où touchent cependant les grands courriers d'Europe.

En fait, Nossi-Bé n'est pas une, mais plusieurs petites îles accostées au long du rivage nord-ouest de Madagascar comme des barques au long d'un grand navire. Elles sont toutes charmantes dans leur robe de verdure éblouissante, aux pentes de leurs montagnes volcaniques dont les pieds baignent dans une mer tiède où s'ancrent des flottilles de goélettes (158 et 160). Ces montagnes intérieures sont les terres d'élection des plantes à parfum, (surtout l'ylang-ylang, exportation 20 à 25 tonnes), du vétyver, de la vanille, de la canne à sucre, du cocotier (161), etc. Tout cela dans une atmosphère un peu désuète, très « vieille France des Isles » (158).

163, 164. AMBANJA. LE RAVENALA. La petite bourgade d'Ambanja, dans le Sambirano, fait face à Nossi-Bé sur la terre ferme du pays sakalave. Elle baigne dans une atmosphère chaude et humide, où croissent entre autres végétaux notables les Ravenala, ces arbres du voyageur (voir 60) dont les palmes en éventail sont toujours si décoratives.

165, 166. TYPES ANTANKARA. Population de l'extrême pointe nord de Madagascar (30.000 âmes environ), issue des Sakalaves, dont ils ne sont du reste séparés que par des questions d'histoire dynastique. Le nombre important des Comoriens habitant cette région (20 à 25.000) explique d'une part les fréquents métissages et d'autre part le goût de certains vêtements, de parures ou armes à caractère arabe (166).

167, 168. VANILLE. Cette culture fut introduite il y a plus d'un siècle dans l'Ile Sainte-Marie, d'où elle se répandit sur le nord-ouest et le nord-est de Madagascar. On la cultive sous ombrage (168) et la fleur doit être fécondée artificiellement. Les gousses sont cueillies et séchées. La production annuelle est de 5 à 600 tonnes exportées aux États-Unis.

169. CAFÉ. C'est la culture riche par excellence de toute la côte est. Elle fut apportée, en 1802, d'Arabie. Mais « l'arabica » fit promptement place à des crus plus robustes : kouilou, canéphora, robusta. On évalue actuellement la superficie des caféières malgaches à 110.000 hectares rapportant, bon an, mal an, de 30 à 45.000 t. Une campagne a été entreprise pour le rajeunissement des plantations afin d'augmenter la production.

170. GIROFLIERS. Les premiers furent plantés en 1820. Ils couvrent actuellement 20.000 hectares, fournissant le « clou » et la « griffe ». Avec une production moyenne annuelle de 800 tonnes, Madagascar se place comme le troisième pays giroflier du monde.

171, 172. VOHEMAR-SAMBAVA, ANDAPA. Deux aspects caractéristiques de la côte nord et nord-est de l'Ile, c'est à dire les grasses terres sur lesquelles se plaisent à croître précisément café, vanille, girofliers, objets des N^os^ 167, 168, 169 et 170. Andapa (172) est situé sur un immense plateau dans les monts du Tsaratanana.

173-175. LAC DE CRATÈRE. DIÉGO-SUAREZ. BAIE DU COURRIER. La rade de Diégo-Suarez est une des plus belles du monde. Militaires et marins l'ont toujours considérée comme un point stratégique important et y ont une base navale et des arsenaux, tandis qu'un certain colonel Joffre la fortifiait il y a quelque 60 ans.

Le port civil comporte un bassin de radoub, des dépôts de charbon et de mazout, des appontements permettant l'accostage des paquebots et 600 mètres de quai pour le batelage. Les magasins couvrent 5.000 m^2.

A quelques kilomètres de Diégo se dresse la volcanique Montagne d'Ambre (173) où l'on trouve encore des traces fort bien conservées des éruptions anciennes. Les terres aux alentours sont d'une remarquable fertilité (forêts et plantations de quinquina).

176-184. ARCHIPEL DES COMORES. Il comprend quatre îles : Mayotte, la Grande Terre avec Dzaoudzi (179), Anjouan « La Parfumée » (176 et 178), Mohéli et la Grande Comore (177), d'une superficie globale de 2.171 km^2, de caractère volcanique (à la Grande Comore, le volcan Kartala est encore en activité). L'Islamisation très prononcée de la population des Comores s'explique par le mouvement des migrateurs arabes qui, du Golfe Persique, par Zanzibar, ont poussé, dès les premiers siècles de l'Hégire, des pointes hardies dans l'hémisphère austral. Ils s'y sont sans doute rencontrés et métissés avec des Africains venus en pirogue de la proche côte du Mozambique et des Malgaches venus de la Grande Ile, d'où le type particulier et complexe des Comoriens (182) et des Comoriennes (181).

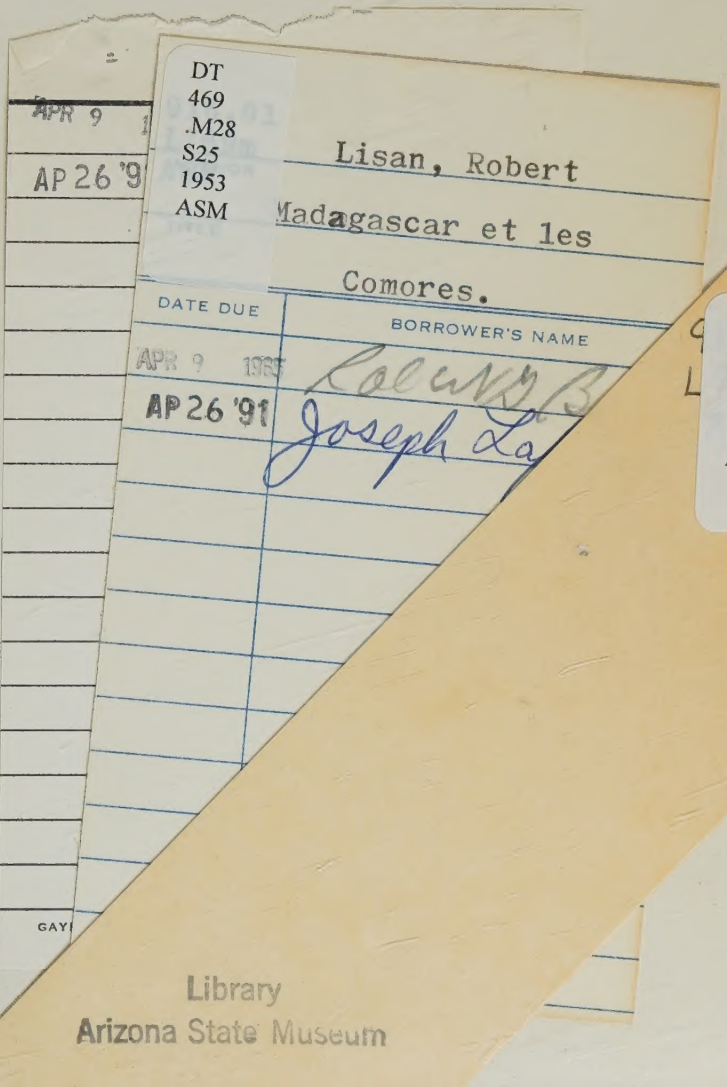
Quoi qu'il en soit, l'Islam, sa religion et ses usages ont fortement marqué le pays, qu'il s'agisse des femmes très strictement voilées (176 et 183) ou des élégants minarets des 600 mosquées qui s'élèvent au-dessus des villes aux murs blancs (178, 184), ou encore des maisons aux belles portes très ornementées (183), aux minuscules fenêtres et aux cours intérieures pleines d'ombre fraîche (176).

Les quatre îles furent fréquemment envahies et dominées par leurs voisins malgaches, les Sakalaves. Une des dernières reines de Mohéli, Salima Madimba, épousa un gendarme français, ce qui détermina, en 1886, le protectorat de la France.

La richesse des Comores est constituée par ses vanilles (50.000 tonnes), ses cocotiers (20.000 hectares), ses plantes à parfums (15 tonnes d'essence), ses pignons d'Inde et ses cannes à sucre.

Deuxième plat de la couverture : Tombeau Mahafaly avec aloalo (Cf. notice 134).

PRINTED IN FRANCE



Library
Arizona State Museum

